Lili Sztajn

Histoires du Porte-jarretelles

La Sirène

Histoires du *Porte-jarretelles*

Lili Sztajn

Histoires du *Porte-jarretelles*

La Sirène

Ouvrage publié sous la direction de José-Louis Bocquet
Conception graphique : Christian Gaudin assisté de Dominique Gambier
Iconographie : Laurence Quentin

© Éditions La Sirène, Août 1996, tous droits réservés
Dépôt légal : troisième trimestre 1996
ISBN : 2.84045.278.2

Éditions La Sirène 215, rue Galliéni - 92100 Boulogne

Aux garçons perdus.

« Le masculin est certain, le féminin est insoluble. »
Jean Baudrillard, *De la séduction*.

Le haut du bas

Un bas, qu'y a-t-il à l'intérieur d'un bas ? La cuisse en haut. Le pied en bas. De la chair entre les deux. Chair de femme. Tout est là.

La femme, pour l'homme, est objet de mystère autant que de désir. Du regard comme du geste, il veut entrer en elle. Le dehors cherche le dedans. Et la question de la pénétration pose celle de l'accès. Il faut qu'une femme soit ouverte ou fermée.

La maison sans porte n'est pas une maison. Qui peut s'imaginer à l'intérieur d'un bloc de béton plein ? Comme la porte figure la maison, le haut du bas définit l'accessibilité de la femme. Le porte-jarretelles existe parce qu'il tend ce bas, enserre la taille, délimite cet espace à peine protégé de quatre barres de soie.

Le chemin de soie conduit à la chair. Tissu tendu vers le haut, désir enfermé, contenu, retenu, et puis là, soudain, la brusque rupture, le passage du vêtu au nu. Trait noir avant le blanc. Du froid vers la peau.

Mais qui oserait résumer la femme à son sexe ? Ce passage ne mène pas à une réalité organique. Il ouvre sur un monde, une féerie, une aire de jeu où se cherchent et se trouvent des vulnérabilités antagonistes. Je joue à te montrer le tendre de ma chair, tu feins de ne pas me déshabiller encore...

La perte du sens du jeu, la revendication frénétique d'un « naturel » et d'une « égalité », qui excluraient des rapports humains toute la duplicité qu'ils produisent de facto, avaient terni les deux dernières décennies et décrété obscène cette frontière frivole qui suggère à la fois la dérobade et le pacte. La guerre des sexes, l'alibi du pratique, en faisant ressurgir le collant du fond du Moyen Age, avaient condamné la porte et réduit à rien toutes ses possibilités : fermée, entrouverte, béante... La femme devenue damoiseau, personne soudain ne savait plus à quel rôle se vouer.

D'autres siècles avant celui-ci ont vêtu puis dévêtu la femme à leur guise, la libérant ou l'enfermant au gré de leurs soubresauts. S'épuisant avant nous dans toutes les combinaisons de la morale, de l'ornement et de l'imagination, ils ont accompli un cycle, nous laissant un don inespéré : le choix de ce qu'une femme montre et cache. Que la femme aujourd'hui ouvre une porte sur elle-même n'est plus un aveu de faiblesse ni de soumission, mais un retour serein sur le terrain ludique.

Plus besoin d'alibi pour décider d'un accès où la main peut se glisser. Une fois le haut de ce bas franchi, bien malin qui pourrait distinguer le conquérant du conquis.

1876
Naissance d'une passion
1930

« Le porte-jarretelles n'est pas un appareil, c'est une parure. »

Anonyme, 1990.

«L'inventeur du porte-jarretelles mériterait que les mâles lui élèvent une statue », ainsi parle Carlo Castellaneta cité par Cécil Saint-Laurent dans son *Histoire imprévue des dessous féminins*. Or, si le soutien-gorge est né sans conteste des doigts et de l'imagination d'Herminie Cadolle, corsetière féministe et pionnière de la lingerie, personne, semble-t-il, ne revendique l'invention du porte-jarretelles. Au gré des ouvrages et des magazines, on voit la paternité de cet objet attribuée à Gustave Eiffel — il l'aurait dessiné sur un coin de table pour faire plaisir à sa femme que les jarretières incommodaient — ou à Paul Poiret — couturier révolutionnaire qui créa la ligne sac et porta le premier coup fatal au corset. Cette confusion a une explication sur laquelle nous reviendrons. Dissipons le doute : si Eiffel a bien inventé l'anémomètre pendulaire à plaque simple ou double et Poiret la gaine qu'il imposa dès 1911, aucun de ces deux ingénieurs du corps et de la matière n'a imaginé le porte-jarretelles.

Las, nous voici sans héros, sans candidat breveté pour recueillir les lauriers de près d'un siècle d'érotisme discret. A qui élever cette statue pourtant si méritée ?

Qu'on se rassure. Aussi vrai que la génération spontanée n'existe pas, toute chose a son inventeur et le porte-jarretelles n'est pas orphelin, même si sa naissance fut difficile.

Nous sommes dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle et le corset règne en maître sur le corps des femmes depuis trois cents ans. Malgré une brève disparition sous le Directoire, il est revenu en force en 1804. Depuis, il ne cesse de modeler la taille, le buste et les hanches des élégantes, premières *fashion victims*, qui réussissent ainsi le prodige d'être à la fois tortionnaires et victimes consentantes. Le sous-vêtement suit la mode et la mode suit l'air du temps. Dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle, le temps est à la morale. La femme, soumise aux diktats de la mode, contraint son corps comme les Chinoises sculptaient jadis leurs pieds. Enfermée, étranglée tant par ses dessous que par ses dessus, elle porte à même la peau une chemise longue, puis viennent le corset, car la taille doit être fine, le cache-corset et le pantalon. Ensuite, place à la tournure, cette demi-cage à baleine qui a succédé à la crinoline ; elle se pose à la hauteur des reins et sert à soutenir le pouf, drapé de la robe qui permet d'arborer une croupe factice mais volumineuse. Encore quelques jupons et la belle peut enfin enfiler sa jupe longue et

Page précédente : 1920, les femmes modernes coupent leurs cheveux et délaissent le corset. Le porte-jarretelles fait son entrée dans le monde.

Publicite pour les celebres corsets Sirène, 1926.

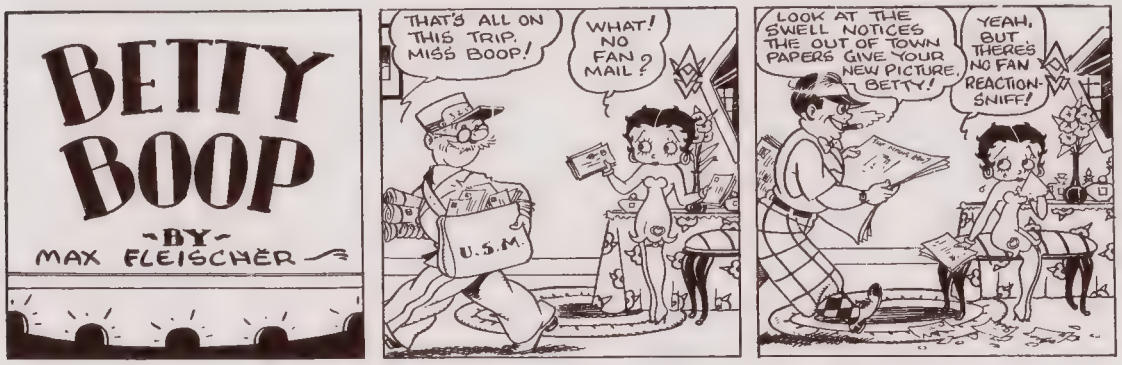
étroite, qui descend jusqu'aux chevilles, enserre et comprime toutes ces épaisseurs de coton et ne lui permet de marcher qu'à petits pas de geisha.

Dans ce fouillis, que deviennent les bas ? Justement, ils tiennent déjà tous seuls. Pour être exact, ils sont aidés par des jarretières, seuls accessoires servant alors à les maintenir en place. On l'aura compris, en cette fin de siècle, la jarretelle n'est pas encore née.

Entre alors en scène Féréol Dedieu, sur lequel nous savons peu de choses, sinon qu'il était fabricant, œuvrait rue Saint-Sébastien, et portait un bien joli nom. Peut-être fut-il inspiré par les anciens troussoirs du Moyen Age, systèmes de cordons et d'agrafes destinés à attacher les chausses à la ceinture, ou ceux du XVI^{e} et XVII^{e} siècle que les femmes utilisaient pour relever la queue de leur robe. A moins qu'il n'ait lu *Le Manuel des Dames ou l'Art de la toilette*, paru en 1827, où l'auteur, Madame Celnart, mentionne l'existence de jarretelles artisanales : « Une dame très élégante, que j'ai connue autrefois, avait l'habitude de placer au droit fil des goussets du ventre deux larges rubans de fil qui allaient passer dans une boucle cousue à chacun de ses bas à cet effet. Ces espèces de jarretières avaient pour objet d'empêcher le corset de relever sur les hanches, elles dispensaient aussi de porter des jarretières qui nuisent à la circulation du sang. » Ou bien encore était-il simplement guidé par un réel souci de confort, en cette fin de siècle où les journaux de lingerie étaient devenus des tribunes médicales. On y présentait les derniers corsets en même temps qu'on en dénonçait les méfaits, par la plume de membres éminents de la faculté. Toujours est-il que Féréol Dedieu, en l'année 1876, invente la jarretelle. L'un allant mal sans l'autre, il invente également le premier porte-jarretelles.

Cet objet encore rudimentaire se rapprochait pourtant plus par sa forme des ceintures inconfortables et inesthétiques, qui fleurissent encore trop souvent aujourd'hui aux devantures des magasins de lingerie, que des gaines, guêpières et serre-taille froufroutants des décennies passées. En 1876, personne n'en veut. Le don divin laisse les élégantes indifférentes. Pauvre Féréol. Non content de n'être pas reconnu par la postérité, il n'a même pas tiré gloire du fruit de ses recherches. Certes, *La Revue de la Mode* et *Le Journal des Demoiselles* mentionnent la naissance de la petite dernière (1). Rares, pourtant, sont celles qui adoptent ce système,

Page précédente :
Les Années folles ou le duel jarretière - jarretelles. Les adeptes de la jarretière portent leurs bas très courts et souvent roulés sur la jambe.



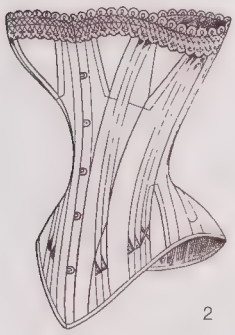
Betty Boop, l'héroïne coquine de Max Fleisher, montre sa célèbre jarretière à cocarde dans les dessins animés des années 30.

probablement trop orthopédique et inélégant pour satisfaire les coquettes parisiennes. Disons à leur décharge que le premier porte-jarretelles ressemblait furieusement à un fixe-chaussettes pour dames.

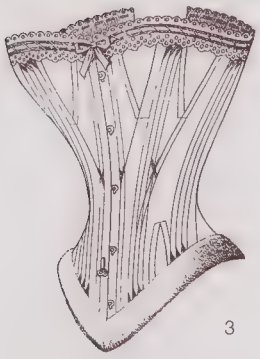
Féréol Dedieu a beau déposer un certificat d'addition perfectionnant son invention en septembre de la même année, rien n'y fait. Les femmes s'obstinent à porter des jarretières, alors qu'on leur susurre sur tous les tons que c'est vraiment très mauvais : « Ces élastiques, clame Monsieur Dedieu, gênent la circulation du sang et amènent toujours le gonflement des pieds, une prompte lassitude, etc. » Il est bientôt soutenu dans son combat par Messieurs Haynes et Barker, qui, le 29 janvier 1877, déposent à leur tour des « bretelles jarretières américaines » et inventent, bien avant Balmain et les adeptes du S. M., le premier porte-jarretelles en cuir. Peine perdue, la jarretelle en France fait un four.

A l'étranger en revanche, l'objet, qui n'est encore qu'un « petit appareil », se perfectionne, s'améliore, et les brevets se multiplient. Déjà, nous exportons nos inventions avant de les redécouvrir. La jarretelle a vite fait de traverser la Manche. A Londres, l'Alhambra Theatre présente dès 1876 *Le Grand Opéra bouffe* sur une musique d'Offenbach, où la présence sur scène de danseuses françaises exhibant des cuisses nues ornées de jarretelles destinées à tenir leurs bas provoque une grande agitation. Dès 1878, les Anglaises, pragmatiques, ou plus préoccupées de santé que de coquetterie, adoptent le *suspender*, qu'elles portent bien entendu sur et avec le corset. De Londres à New York, le pas est vite franchi et le porte-jarretelles part à la conquête des Etats-Unis où il mettra une dizaine d'années à s'installer.

1



2



3

1- 1901, corset en vente aux magasins Pygmalion.
2- 1891, corset en vente aux magasins du Bon Marché.
3- 1893, corset vendu aux Magasins du Louvre.

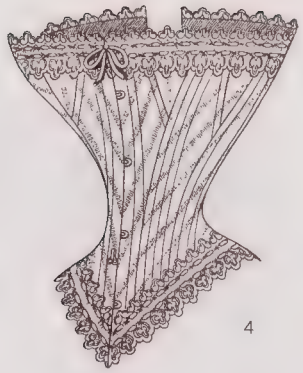
Pendant ce temps, à Paris, la jarretière tient bon. Il faudra attendre 1897 et le corset Leoty pour que la jarretelle s'impose enfin. Mais cette victoire signe la mort provisoire du porte-jarretelles.

« La femme a changé de caractère avec le corset Leoty. C'est à lui que nous devons la jarretelle qui triomphe partout en ce moment, même au théâtre de vaudeville ; on s'amuse beaucoup en effet de l'entrée de Réjane, racontant qu'elle vient de perdre sa jarretière et que le gamin qui l'a ramassée et la lui a remise lui a fait remarquer que semblable inconvénient ne lui serait pas arrivé si elle avait porté des jarretelles... La jarretelle-marquise, avec le système Leoty, est une merveille d'élégance et de commodité . » (2)

La jarretelle est devenue un accessoire du corset auquel elle est rattachée et « le petit appareil » a cessé d'exister. La mode a changé et le corset aussi. La tournure disparaît en 1893 et l'on déclare qu'à présent le corps de la femme doit former un S parfait.

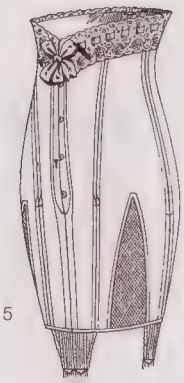
Le corset, jusqu'alors court et pourvu d'un busc incurvé sur le ventre, s'allonge et se fait droit devant. Il serre toujours la taille, comprime l'estomac, descend si bas sur l'aine qu'il oblige la femme à creuser les reins. Encore un peu de coutils et de baleines et il pourrait faire office de ceinture de chasteté. Le corps de la femme n'a jamais été aussi verrouillé, inaccessible. La jarretelle, à présent, sert autant à tenir le bas qu'à tendre le corset pour obtenir le S désiré, et le porte-jarretelles, à peine inventé, est retombé dans l'obscurité.

Les fées, pourtant, veillaient sur le « petit appareil ». Un prince charmant n'allait pas tarder à le tirer de son sommeil létal, transformant ainsi la Belle au Bois

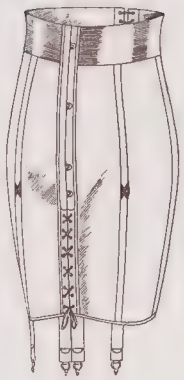


4

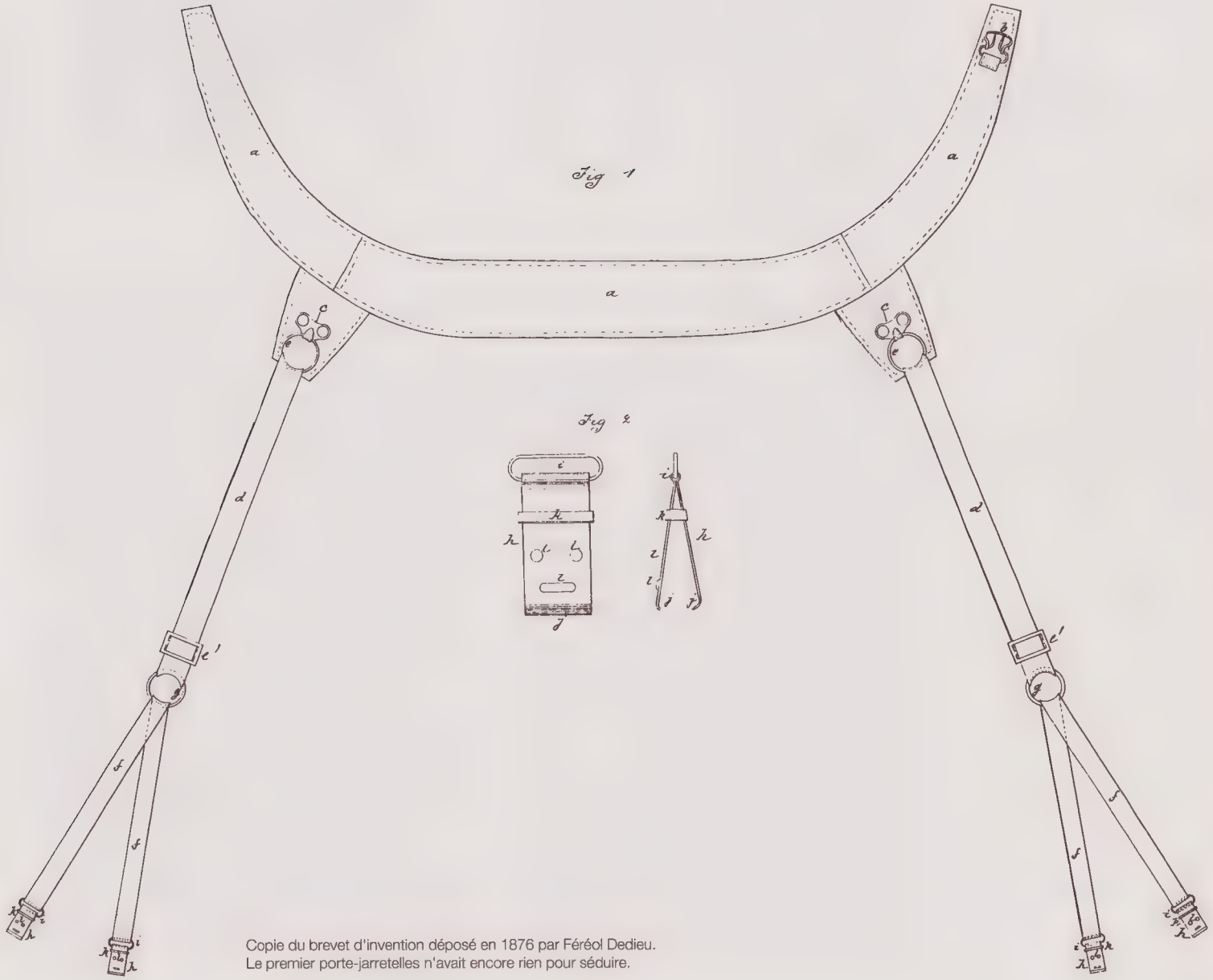
4- 1896, corset forme amazone vendu aux magasins du Bon Marché.
5- Corset, 1912.
6- 1913, ceinture enveloppante avec caoutchouc à la taille.
Extraits de *Le Corset dans l'art et les mœurs du XIIIe au XXe siècles*, de S. Libron et H. Clouzot, 1933.



5

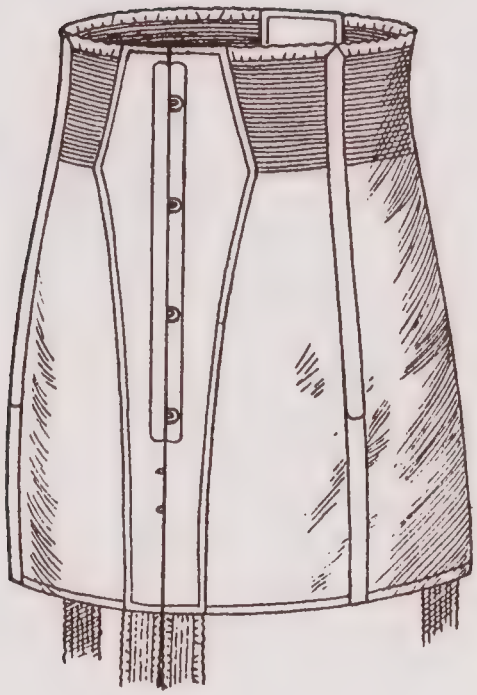


6



Copie du brevet d'invention déposé en 1876 par Féréol Dedieu.
Le premier porte-jarretelles n'avait encore rien pour séduire.

1



2

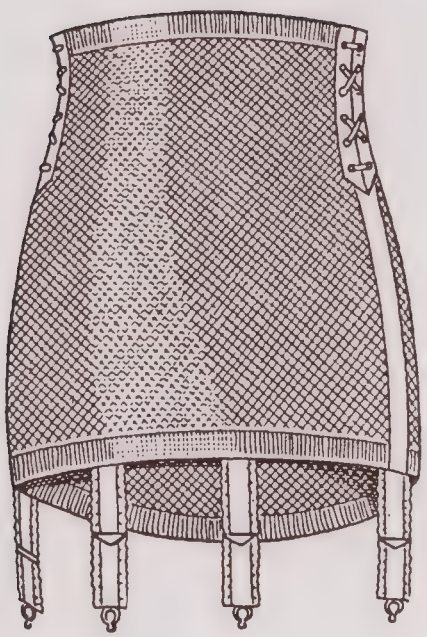
1- 1915, petite ceinture avec caoutchouc à la taille.
2- 1920, petite ceinture.

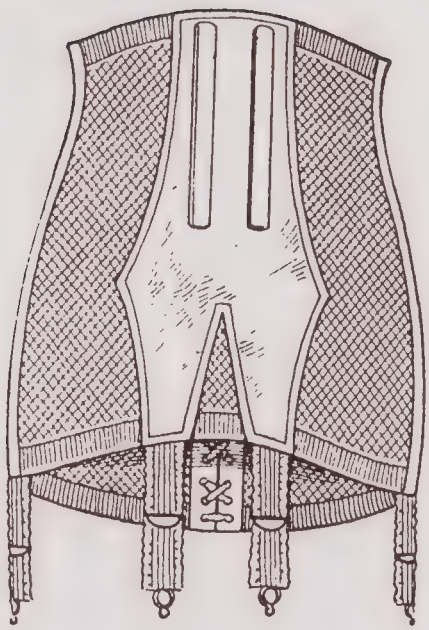
dormant en Cendrillon, version « avant minuit ».

Pendant ce temps, Herminie Cadolle franchit un premier pas. Excédée sans doute de voir ses consœurs s'infliger pareille torture au nom de la mode, elle coupe son corset en deux, en 1889, permettant ainsi aux femmes de retrouver un diaphragme et de s'en servir pour respirer. Cette brassière à épaulettes (qui ne prendra le nom de soutien-gorge qu'en 1904) n'est plus reliée au corset que par le dos, mais il faudra attendre 1914 pour que le soutien-gorge soit définitivement adopté.

Les tournants de siècles sont favorables aux bouleversements de mœurs et de mode. La fin de l'emprise victorienne, le développement du sport, cyclisme et tennis, et la création de vêtements spécifiques à cette activité, le réveil de quelques femmes décidées, sont autant de coups légers mais décisifs, portés au corset. La loi de l'alternance veut que ce qui a été fermé s'ouvre, et pour bouger avec son siècle, un corps doit être libéré. Cela commence par le pied. La jupe remonte timidement jusqu'à la cheville. On adopte le « trotteur », costume d'après-midi qui permet justement de trotter, plaisir jusqu'ici défendu.

Le seul avantage d'un système contraignant est qu'il engendre, sinon des révolutionnaires, du moins des révoltés. Avant-gardistes éclairés, ils n'ont de cesse de défaire ce qui paraît installé à jamais. Paul Poiret, jeune couturier aux idées subversives, décide de redresser la femme, non pas dans un souci d'émancipation sociale, mais par réaction contre les formes grotesques qu'on impose depuis des décennies au corps féminin. Poiret veut rendre la femme à nouveau





3- 1925, gaine tricot caoutchouc.
4- 1927, gaine tricot caoutchouc avec plaque devant.

séduisante. Il crée la ligne droite, flottante, et remplace le corset par une gaine souple qui commence sous le buste, moulé dans un contient-gorge, et descend sur les hanches.

Les élégantes le suivent et il n'en faut pas plus pour détrôner le corset. Dans un premier temps, Poiret revient aux jarretières pour tenir les bas. Puis il ajoute des jarretelles à sa gaine, offrant ainsi une seconde naissance au « petit appareil » qu'on croyait à jamais disparu. Ce corset léger ne ressemble en rien à la ceinture de Féréol Dedieu, pas plus qu'au porte-jarretelles de notre imaginaire contemporain. Néanmoins, il n'a déjà plus pour objet de contraindre, mais de souligner le corps féminin, tout en offrant l'avantage de tenir les bas. La voie est à nouveau ouverte et la femme déficelée. Le couturier, même s'il n'est pas l'inventeur du porte-jarretelles, en est le père spirituel, et c'est la raison pour laquelle on lui attribue souvent cette création. Relayé plus tard par Chanel, il fait basculer le corps des femmes, après l'obscurantisme de la seconde moitié du XIX^{e} siècle, dans la lumière du XX^{e}.

Pour cette révolution vestimentaire, Poiret eut un allié de poids : la guerre de 1914, comme plus tard celle de 1940, allait se charger de transformer l'impulsion en mouvement.

En 1914, les hommes sont au front et les femmes jouent malgré elles aux hommes. Elles assument les travaux masculins aux champs et à l'usine. Les élégantes endossent l'uniforme, revu par les couturiers, se déguisent en soldats, redécouvrent l'aisance du vêtement de sport qu'elles adaptent à la ville. Les jupes remontent, dégageant le mollet. Le cache-corset disparaît, la chemise raccourcit ainsi que le pantalon ; le jupon

Demoiselle sur une balançoire, version années trente. On notera l'épaisseur du bas et la largeur des jarretelles.

tiendra jusqu'à la fin des combats avant de sombrer dans l'oubli. La silhouette de la femme moderne, soutien-gorge en haut et petit quelque chose en bas, se profile déjà.

Pour la première fois depuis les chitons courts des jeunes filles de Sparte, les jambes se montrent. Certes, les Spartiates étaient nues sous leur tunique, la culotte n'étant pas encore inventée. Notre siècle, après avoir adopté ce petit dessous qui rend la femme à la fois disponible et protégée, n'allait plus s'en séparer. Néanmoins, l'histoire de la femme et celle de l'érotisme, en seront de ce jour à jamais bouleversées.

Les bas, en fils épais et noirs depuis quelques décennies, se refont en soie synthétique ou naturelle selon les moyens. Grâce encore à Poiret, ils ont maintenant la couleur de la chair, la couleur du champagne. Le porte-jarretelle croit-on, va définitivement s'imposer.

Las, il faudra attendre encore, car après la guerre le rythme s'accélère. La mode garçonne des folles années 20 dessine une silhouette mince, à la poitrine plate et aux hanches étroites. Sous la robe droite s'arrêtant aux genoux, certaines femmes portent encore ce qu'on appelle alors une ceinture porte-jarretelles, qui enserre la taille, couvre les hanches et ne sert plus qu'à tenir les bas.

D'autres déjà s'en dispensent. Elle sont revenues à la jarretière, roulant leurs bas à mi-cuisses, ce qui leur permet de n'avoir pour tout sous-vêtement qu'une sorte de combinaison culotte très lâche, ancêtre du body — haïssable accessoire de lingerie, qui n'est ni « sous », ni « sur » et transforme la femme au mieux en naïade des villes, au pire en poupon affublé d'un *Babygro* —, dont l'avantage est de laisser le corps libre de ses mouvements. La lingerie, jusqu'alors blanche ou noire, adopte le rose.

Puis, tout bascule à nouveau en 1928. Les cheveux rallongent, les robes aussi. La mode est épuisante, s'appliquant sans cesse à corriger les extrêmes dans lesquels elle se laisse entraîner.

Avec l'arrivée de la célèbre culotte *Petit Bateau*, destinée à l'origine aux enfants et très vite adoptée par les adultes, la combinaison culotte disparaît et le pantalon de dessous est définitivement enterré. La lingerie prend des nuances tendres, saumon ou corail. Pour la première fois, le noir devient couleur érotique.

La femme revient au porte-jarretelles, ou à la gaine porte-jarretelles, qu'elle revêt avec un vrai soutien-gorge, qui n'aplatit plus la poitrine mais la met en valeur, une culotte et une combinaison. A l'orée de la Deuxième Guerre mondiale, cette dernière disparaît. Le bas, court et roulé au dessus du genou dans les années 20, rallonge jusqu'à mi-cuisses. L'âge d'or du « petit appareil » de Féréol Dedieu serait-il enfin arrivé avec la réduction des dessous féminins aux indispensables trois pièces : soutien-gorge, culotte et porte-jarretelles ? On serait tenté de le penser, lorsqu'en 1930 apparaît la première vamp : l'Ange bleu. Pour la première fois, le porte-jarretelles est mis en scène et en image. L'impact des jarretelles de Lola, plus perverses d'ailleurs et esthétiques que véritablement sensuelles, perdure encore aujourd'hui dans l'imaginaire des hommes et des femmes.

Le croirez-vous, ces messieurs boudent. Plus assez de dessous, brâment-ils, rendez-nous dentelles et falbalas. On voit naître la première vague de nostalgie sensuelle, la

première mode « rétro ». Les hommes, déroutés par tant de nudité, et habitués à conquérir le corps de la femme de haute lutte en lui arrachant successivement ses diverses pièces de lingerie, ne rêvent que de froufrous et de dessous victoriens, tout comme ceux d'aujourd'hui, las du collant et du Dim tout coton, ne jurent que par le bas nylon et le porte-jarretelles.

L'époque, déjà, fleure l'insatisfaction érotique. Il faudra attendre qu'une nouvelle génération grandisse pour qu'on daigne s'intéresser à nouveau à ce que les femmes portent sous leurs jupes. Et encore, les hommes y reviendront non par le porte-jarretelles, qui après tout n'était là que pour tenir les bas, mais par la petite culotte, ultime rempart de la femme assiégée.

Qu'importe, les dés étaient jetés. Durant les soixante années qui allaient suivre, les hommes ne cesseraient de fantasmer sur la même image de la lingerie : soutien-gorge, culotte, porte-jarretelles. Le trio infernal était né.

(1) « Nouveauté : la jarretelle. Elle se compose d'un tour de taille qui s'attache par une boucle sans ardillon. De chaque côté, un galon semblable est retenu dans un passant, un autre passant la diminue ou l'allonge à volonté et, dans la boucle qu'il forme, est placée la pince dans laquelle se glisse le haut du bas qui est ainsi tendu à la perfection. Ce petit appareil se pose soit sur le corset, soit dessous. » *Le Journal des Demoiselles*, 1877.

(2) *L'Art et la Mode*, 1897.

Pour sa première apparition au cinéma, le porte-jarretelles ne pouvait rêver mieux que Lola.
L'Ange bleu de Joseph Von Sternberg (1930) propulsa Marlene Dietrich au rang de vedette puis de mythe cinématographique. Voix rauque et jambes de velours, la vamp était née. Pour elle tous les hommes, professeur Rat en tête, allaient se damner.

Légende urbaine

Une étrange rumeur court la ville, répercutée dans les ouvrages spécialisés, amplifiée par les médias : Gustave Eiffel aurait inventé le porte-jarretelles. Le « petit appareil » aurait-il à ce point besoin de lettres de noblesse pour qu'on cherche à lui donner pour père le plus prodigieux et le plus sérieux des inventeurs français ? Entre la construction du Viaduc de Garabit et l'application de la charge hydraulique à l'enfoncement des tubes et caissons, ce cher Gustave avait bien d'autres chats à fouetter. En homme sage, il s'est occupé de ce qu'il connaissait : les ponts et chaussées. Se contentant d'habiller la France il a laissé aux corsetiers lesoin de vêtir les hanches des femmes. Aujourd'hui, nous pouvons bien le révéler, d'autant que Jean Teulé l'a fait avant nous dans son ouvrage *Les Boutiques de notre enfance*. Voici comment cette légende urbaine est née. Le coupable est Jacques Lob, écrivain, scénariste, dessinateur, et humoriste. Voici plusieurs années, amusé sans doute par la ressemblance entre le premier étage de la tour Eiffel et la forme du porte-jarretelles, il lança la rumeur dans un numéro spécial polisson du magazine *Pilote*. Il y affirmait très sérieusement avoir trouvé ses sources dans un livre paru en 1946 aux éditions Bousset — éditeur totalement fantaisiste, puisque Bousset était le nom de sa femme. Lob récidiva un peu plus tard dans *L'Echo des Savanes*.
Il n'en fallut pas plus aux paresseux pour en conclure que Gustave Eiffel avait bel et bien inventé le porte-jarretelles, dont les connotations coquines contrastaient avec la personnalité sérieuse du grand inventeur français, ce qui rendait la chose encore plus crédible parce que fort croustillante.
Ravi de la réaction des médias, Lob collectionnait les coupures de presse et les bouquins reprenant la fausse nouvelle.
Lob ayant aujourd'hui rejoint le Grand Scénariste dans le ciel, c'est son ami Solé qui a repris la collection. Ces dernières années, il a dû pouvoir ajouter quelques fleurons intéressants à sa prestigieuse collection, puisque même les émissions télévisées les plus sérieuses reprennent cette fausse information.
La morale de cette histoire est qu'il ne faut décidément pas croire tout ce qu'on raconte dans les journaux.
Qu'on se console, si Eiffel n'est pas l'inventeur de ce délicieux objet, celui-ci est bien français.
Quant à Féréol Dedieu, véritable père du porte-jarretelles, qu'il repose enfin en paix.

1940
Que la guerre est jolie

« Un érotisme toujours répondant au désir des hommes vivants :
voir frissonner leur chair périssable devant une abstraction. »

Lo Duca, *L'Erotisme au cinéma.*

La guerre est une période trouble, dangereuse, où les sens s'exacerbent, où la vie redevient simple promenade avec l'amour et la mort. Depuis 1930, la vénéneuse Marlène, dont les jambes avaient ouvert la décennie, incarnait, avec ses costumes d'hommes, ses allures équivoques et sa réputation saphique, une femme rêvée, inaccessible, fatale, capable de séduire au masculin comme au féminin. La femme des années 40 est différente. Coupée en deux, comme le monde dans lequel elle évolue, livrée à elle-même encore une fois, masculine dans son courage quotidien, plus féminine que jamais sur la pellicule et le papier. La pin-up, invention américaine des années de guerre, console le soldat parti livrer bataille loin de son foyer. Créée par Alberto Vargas, Américain d'origine péruvienne au pinceau délicat et aérien, la première « fille épinglée » apparaît en 1940 dans les pages du magazine *Esquire*. Betty Grable, la blonde pulpeuse, et Rita Hayworth, la rousse incendiaire, figurent au nombre des Vargas Girls. Croquées par le maître, elles s'affichent dans les campements militaires, au-dessus des lits des GI's.

La femme des années noires, descendue de son piédestal, est redevenue un être de chair et de sang. Elle fait toujours rêver, mais son aura de vamp sulfureuse s'est perdue dans les cabarets de Berlin. On retrouvera d'ailleurs la même Marlène en uniforme de l'armée américaine, sans apprêt mais toujours sublime, femme en guerre se battant sur son propre front, chantant pour les soldats à travers l'Europe déchirée.

Sous l'Occupation, les jeunes femmes reprennent encore une fois le rôle et les attributs vestimentaires de l'homme. Le pantalon perd son image provocante pour devenir pratique et quotidien — on enfile celui du mari ou du frère absent pour se déplacer plus confortablement à bicyclette et lutter contre le froid. La jupe remonte jusqu'au genou, faute de matière première. Le tissu se fait rare, les usines se reconvertissent. Les sous-vêtements, pour cause de pénurie, se réduisent au minimum. La culotte se transforme en slip, le soutien-gorge s'accroche, la combinaison déjà moribonde s'efface de la garde-robe féminine. Plus grave encore, on ne trouve plus de bas. Ces quelques grammes de soie deviennent denrées clandestines. Pour en voir encore il faut aller au cinéma, regarder Arletty enlever les siens d'un geste vif à l'Hôtel du Nord.

Les femmes de la guerre portent des chaussettes. Le porte-jarretelles, que les adolescents d'alors appellent le « lance-pierre », succombe aux assauts ennemis. Vaincu une fois de plus, il gît, oublié, au fond des

Page précédente :
Le porte-jarretelles est sur tous les fronts. Ici à Essen, en Allemagne de l'Ouest, à la fin de la guerre. Photo David Seymour.

La pin-up. Cartes postales américaines des années 40.

De 1939 à 1945, malgré la pénurie, la patriotique Jane montra allègrement ses bas et ses jarretelles dans les pages du *Daily Mirror*. Jane, première pin-up anglaise sacrée par ses admirateurs « Meilleure arme secrète britannique de la Seconde Guerre mondiale », valait à elle seule « deux divisions blindées, trois si elle perdait son soutien-gorge ou sa culotte ». Cette jeune et blonde héroïne de papier, qui inventa le strip-tease bien avant ses consœurs de chair, avait la particularité de ne rien pouvoir faire, qu'il s'agisse d'escalader un mur (activité dont elle semblait particulièrement friande), de monter en voiture, ou d'aller se promener, sans se retrouver entièrement dévêtue. Les éléments se liguaient contre sa vertu, un ouragan soufflait ses vêtements, une branche arrachait ses dessous. Tragiques maladresses, terribles coups du sort qui prenaient toujours Jane par surprise et réjouissaient les gars de la Navy et de la R.A.F. Seule ombre au tableau : Georgie Porgie, son fiancé débile qu'elle n'arrive jamais à épouser (mais que pouvait-elle bien trouver à ce gommeux ?) Petite chérie des forces armées britanniques, Jane fit aussi bien que Churchill pour le moral des troupes. Créée à l'origine (1932) par Norman Pett, Jane fut reprise par Mike Hubbard en 1949 et mourut de sa belle mort en 1959. En fait, elle s'enfuit avec son *boy friend*, qui allait être le seul à profiter désormais de ses délicieux effeuillages.

placards français. Enfin, de presque tous les placards... De 1941 à 1945, le porte-jarretelles, pour survivre, doit collaborer, s'épanouissant dans une clandestinité honteuse sur les hanches des riches élégantes qui peuvent s'offrir le marché noir, cernant la taille des petites débrouillardes, des courtisanes et autres aventurières sans foi ni loi qu'un uniforme vert-de-gris n'effraie pas, collant à la peau des filles à plaisir dans les bordels, qui vivent leur derniers jours avant Marthe Richard, en ces lieux luxueux ou miséreux où l'occupant et l'occupé vont noyer leur peur ou leur chagrin entre les cuisses barrées de soie des mêmes femmes.

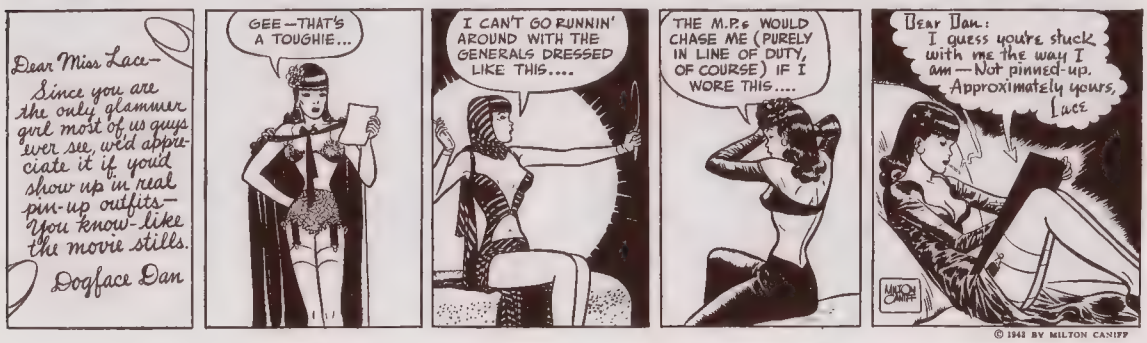
Les Françaises auraient pu adopter définitivement le pantalon, et l'on aurait assisté à la naissance prématurée de la mode unisexe. Il n'en fut rien. Coquetterie, que ne supporterait-on en ton nom ! Bravant le froid, animées par un inébranlable désir de plaire, les femmes font preuve d'imagination.

Les chaussures, composées des matériaux les plus divers et assorties de hauts talons compensés, en bois ou en liège, mettent la jambe en valeur, et il convient de la couvrir. Certaines économisent leurs bas de soie — c'est durant la guerre qu'on voit prospérer les remmailleuses, honorable confrérie aujourd'hui disparue —, d'autres adoptent les socquettes blanches ou se résignent au bas de laine, d'autres encore inventent un succédané de bas.

Nul ne saura jamais laquelle d'entre elles eut l'idée d'enduire ses jambes de fond de teint pour reproduire le beige de la soie. Toujours est-il que le mouvement est enclenché et que les parfumeurs, flairant l'aubaine, lancent la lotion qui imite le bas, l'affublant de petits noms évocateurs : le *200 Fils* pour Elizabeth Arden, *Filpas* pour Bienaimé, ou *Filmacolor*. Raffinement suprême, la couture se trace au crayon à sourcils, seule quand on est habile, en appelant à l'aide lorsqu'on l'est moins. Sœur, ami, petit frère, tous sont mis à contribution. Combien de gamins de la guerre ont connu leurs premiers émois sensuels en dessinant des coutures sur les jambes de leur mère ou de leur grande sœur, fixant à jamais leur libido sur un rêve de soie ? Peintre ou satyre, nul ne saura ce qu'ils sont devenus.

Deux ennemis, néanmoins, guettent les coquettes : la pluie et les chiens. Sous les intempéries, les bas fondent et déteignent de façon fort déplaisante avant que les fabricants ne mettent au point un produit qui résiste à l'eau. D'autres crèmes sont sucrées et les belles se voient poursuivies par des hordes canines acharnées à lécher leurs mollets. Le

Male Call **There's A War On, Don't Be A 'No Show'**



Miss Lace, héroïne de *Male Call* dessinée par Milton Canif, remplit pour les Etats-Unis le même rôle que Jane pour l'Angleterre. Avec moins d'étourderie, plus de sex-appeal, et l'aura vénéneuse des femmes du roman noir.

faux bas, qui traverse la Manche en 1941 lorsque le gouvernement britannique interdit le port et la vente de bas de soie, ne parvient aux Etats Unis qu'en 1943. Au lendemain de Pearl Harbour, les importations de soie nippone cessent brutalement et les bas s'arrachent au prix de l'or. Les Américaines, bien contre leur gré, adoptent la mode française. De la charge érotique du porte-jarretelles, il ne reste qu'une ombre peinte sur les jambes des femmes.

A la fin de la guerre, les femmes ont pris l'habitude d'être pratiquement nues sous leurs robes. C'est alors que les GI's noient l'Europe sous le chewing-gum et les bas nylon. De 1945 à 1950, la France vivra à l'heure américaine. Le cinéma hollywoodien, interdit d'importation durant la guerre, prend sa revanche et balaie le vieux continent, imposant une nouvelle image de la femme, qui triomphe dans le film noir, en partie grâce à l'abrogation du Code Hays qui, de 1922 à 1945, fit régner sur les studios américains une nouvelle Inquisition.

Hays, grand pudibond devant l'éternel qui confondait, dit la légende, le nombril et le sexe des femmes, avait réussi à imposer une censure draconienne à l'écran : interdiction de montrer des scènes de nu, de sexe, de passion, de violence. Même mariés, hommes et femmes ne pouvaient dormir dans le même lit au cinéma. En Europe, les mœurs étaient moins rigides, ce qui avait permis à Sternberg de nous laisser voir les belles jambes de Marlène dans *L'Ange bleu*, à Carné les jolies gambettes d'Arletty, puis à Clouzot les cuisses rondes de Suzy Delair. Néanmoins, le dévêtu n'est pas de mise au cinéma. La femme qui se dévoile est un privilège réservé depuis le début du siècle aux Folies Bergères, aux cartes postales lestes, aux petits films pornos clandestins et privés.

Dès 1943, Howard Hughes, amoureux de Jane Russel et de ses seins, va faire sauter le verrou de la censure cinématographique avec *Le Banni (The Outlaw)*. Il dessine pour sa Jane un soutien-gorge aérodynamique qui, sous un pull moulant, ne cachera rien de l'anatomie de la belle, se jouera du Code Hays et prouvera aux puritains de tous horizons qu'on peut être plus nue vêtue que dévêtue.

La vamp sur celluloïd des années 20 et 30 a cessé d'exister. De même que la tendre héroïne, le brave petit soldat résistant à l'occupant n'est déjà plus qu'un souvenir. Place à la femme-poison, la femme-soupçon qui se glisse sous la peau des hommes. Elle est belle, froide, dangereuse et vénale, comme la surviveuse des années de guerre qui sait le prix de la vie. Elle joue pour elle et se joue des hommes. Souvent, punie par sa trop grande sensualité, elle est sa propre victime, à moins qu'elle ne se révèle finalement brave et honnête, « bonne fille » cernée par les loups et obligée d'arborer le masque de la dureté.

Les héroïnes de ces années-là n'ont qu'à paraître pour envoûter les hommes. Point n'est besoin de dévoiler leur chair, ou si peu. Rita Hayworth, dans *Gilda*, enlève ses gants comme on fait glisser ses bas et donne instantanément naissance à une génération de fétichistes du bras. Depuis le « Coucher d'Yvette » premier strip-tease français bien anodin de la fin du XIX^{e} siècle, on n'avait jamais vu ça en Europe. Dans Ruby Gentry, le pantalon de Jennifer Jones exsude plus de sensualité que tous les dessous de soie. Le regard de Laureen Bacall vaut toutes les dentelles et la bouche d'Ava Gardner est

Ci-dessus :
Publicité pour la teinture de jambes *Filpas* (1942). Cette marque, contrairement à d'autres produits de l'époque, résiste à la pluie.
Ci-contre :
Le Chemin des écoliers de Michel Boisrond (1959) ou l'art de se peindre des bas durant la guerre. L'artiste est Alain Delon.

Ci-contre :
La carte postale comique est une création prussienne (1870), la carte libertine est française et fin de siècle, mais la vraie carte coquine est anglaise.

A droite :
La pin-up se fait aussi en décalcomanie.

d'une éloquence qui se passe de commentaire

Ces stars marquées du sceau de l'érotisme, les plus sensuelles qu'on ait vu paraître depuis les débuts du cinéma, si l'on excepte Garbo la Divine et Dietrich la Sublime — deux qualificatifs dont la résonance mystique fait à jamais sortir celles qui les portent du simple monde des femmes —, actrices ambiguës, tragiques dans leur vulnérabilité, dangereuses dans les manifestations excessives de leur passion, n'auront qu'un temps. Les vedettes des années 50, femmes somptueuses, femmes de glace ou femmes enfants seront esthétiques ou sexy, mais ne retrouveront jamais cette vibration noire.

Comme pour compenser la disparition des sous-vêtements, la femme, à travers le cinéma américain, alors entre les mains d'une libido masculine délicieusement « Mittle Europa », en est arrivée à les sublimer. Ce que sa sœur des années 80, pour son grand malheur, ne parviendra pas à réaliser. Plus besoin de montrer, un regard suffit à évoquer. Jamais héroïnes tant habillées n'auront ainsi réussi à suggérer l'essence même de la féminité. Durant cette courte période de l'immédiat après-guerre, du porte-jarretelles, comme de la rose, il ne reste que le nom.

La guerre s'éloigne et, dans les chaumières, le porte-jarretelles ressort timidement des armoires, bien que certaines jeunes filles ayant grandi sous les bombardements ne veuillent pas renoncer à leur quasi nudité. Elles continuent à porter le pantalon, à se contenter d'un slip et éventuellement de socquettes, sous leurs jupettes. Pendant que dans les caves enfumées de Saint-Germain-des-Prés, Sartre et Gréco inventent le « no future », un nouveau tournant de la vie des femmes se négocie dans les coulisses de la haute couture parisienne.

Depuis Poiret, la silhouette féminine tendait à s'épurer, à se styliser, à s'adapter à un mode de vie plus actif, à un monde où le sport, la

Quai des Orfèvres de Henri-George Clouzot, 1947. La combinette noire de Suzy Delair et l'œil torve de Louis Jouvet

danse et le travail prenaient une place grandissante. Après les rigueurs de la guerre, comme s'il fallait profiter du luxe retrouvé pour réinscrire la femme dans la frivolité et recréer la féerie d'avant le cataclysme, un jeune couturier, Christian Dior, présente en 1947 une collection qui secoue le monde entier. Baptisée « New Look » par les Américains, cette nouvelle mode fait d'un coup redescendre les jupes à mi-mollet. Taille marquée, hanches généreuses, fesses rondes, gorge pigeonnante, épaules carrées, grands chapeaux, et petits pieds débarrassés des affreuses semelles compensées. Place à l'élégance. De Paris à New York, de Londres à Venise, les femmes se ruent sur cette nouvelle image d'elles-mêmes, imposée encore une fois par un homme, même si en fait de nouveauté, il s'agit dans l'histoire du costume d'un retour en arrière.

Le flou est oublié. Le vêtement moule à nouveau le corps, même si cette fois, le sous-vêtement n'est plus là pour en limiter l'accès mais pour en suivre les courbes. Avec les tenues ajustées, des dessous adéquats s'imposent. Pour porter les robes bustiers des couturiers, il est nécessaire d'avoir une silhouette impeccable, donc de serrer la taille pour mettre en valeur le galbe des hanches et de la poitrine.

L'industrie corsetière, brimée pendant des années, emboîte le pas et offre aux femmes un véritable feu d'artifice en noir et blanc, les couleurs de 1947, une explosion de tulle, satin, trou-trous, guipures, moire, taffetas, faille, marquisette, Chantilly et Valenciennes : gaines courtes ou longues, gaine-culotte, soutien-gorge, bustier, porte-jarretelles — qui à cette époque, comme dans les années 30, ressemblait encore à un vrai porte-jarretelles fait pour tenir les bas, prenait bien la taille, moulait les hanches et tenait plus, esthétiquement, de la petite gaine que de l'invention de Monsieur Dedieu —, jupons à volants,

combinaisons. On crée le combiné, soutien-gorge et gaine d'un seul tenant, et le combiné-culotte.

Marcel Rochas avait dès 1945 créé la guêpière, version moderne et nettement plus lascive du corset. Les grands couturiers s'associent aux grands corsetiers, Dior, Fath, Patou, Balenciaga le Magnifique, qui dès 1951, comme un antidote au « New Look », va décoller le vêtement de la taille, sans pour autant sacrifier la féminité et l'élégance, avec Cadolle, Lefaucheur ou Scandale, pour créer une gaine assortie à chaque modèle de robe.

Encore une fois, par la grâce de la mode et d'un couturier, le porte-jarretelles réapparaît, même s'il prend à présent des formes alambiquées. Il quitte définitivement son habit de coutil rose des décennies précédentes pour se parer de dentelle, se décliner en soie, coton ou nylon, se déguiser en petite gaine, en jupette ornée de volants de tulle, en serre-taille lacé et élastiqué. Il s'installe et s'épanouit sur les hanches des femmes, dans la tête des jeunes hommes, des hommes encore jeunes et des futurs hommes.

A l'orée des années 50, l'opulence est revenue. Le décor est planté. Dans le ventre gainé de leur mère, les enfants du baby-boom ne savent pas encore que leur destin est en train de se jouer. Les très riches heures du porte-jarretelles vont commencer.

Warner Baxter, le réalisateur de *42nd Street*, choisit la candidate qui interprètera le premier rôle féminin du film, celui d'une danseuse de Broadway. Tout est dans la jambe.

Et le nylon fut...

Avec ou sans couture, telle était la question.
Le bas sans couture existait déjà depuis 1879, date à laquelle l'Américain William Shaw inventa la première machine circulaire permettant de produire des bas d'une seule pièce. Jusqu'alors, les bas étaient fabriqués sur des machines Cotton et Paget, métiers rectilignes donnant un tissu plat qu'il fallait plier et remmailler, d'où la couture, les diminutions, et la pointe du talon qui font tant rêver les puristes, ou encore sur des machines rectilignes Lamb, du nom de leur inventeur, l'Américain Isaac W. Lamb, qui permettaient de tisser des bas sans couture mais avec diminutions.
L'existence de ces trois techniques, loin de calmer les esprits, les avait enflammés. Les bonnetiers et autres spécialistes s'étaient livrés, au fil des années, à d'ardentes polémiques. Le bas devait-il être avec ou sans couture, avec ou sans diminutions ?
Comme on le sait, la couture l'emporta, et le bas de soie continua à être tissé sur métier Cotton, puis cousu à la main par de patientes ouvrières ; le métier circulaire servant uniquement à la production de chaussettes, pour homme, femme et enfant. Les adorateurs de la couture purent s'adonner sans vergogne à leur culte.
Hélas, leur triomphe fut de courte durée. Une autre révolution se préparait. Initiée par Hilaire Bernigaud de Chardonnet, qui inventa en 1883 la première soie artificielle, puis relayée par les chimistes anglais, qui mirent au point la viscose à la fin du XIX^{e} siècle, elle allait progressivement faire disparaître la couture en industrialisant la production du bas, qui serait bientôt exclusivement fabriqué sur machine circulaire. Monsieur Wallace H. Carothers, les femmes vous firent un triomphe, elles auraient dû vous conspuer.
Rêvons un instant : si Carothers n'avait pas, en 1937, inventé la fibre qui bouleversa l'industrie vestimentaire, à savoir le nylon, peut-être les bonnetiers se seraient-il attachés à perfectionner leurs recherches sur les fibres naturelles, peut-être auraient-ils trouvé le moyen de diminuer les coûts de production, de gaver le bombyx, de le mettre en batterie, de lui faire prendre la nuit pour le jour, de le shooter à la feuille de mûrier et, qui sait, n'en déplaise à la ligue de protection des animaux, peut-être aurions-nous encore le bonheur de glisser nos jambes dans de la soie ?
Les premiers « nylons », qui déferlèrent sur l'Europe à la fin de la guerre, avaient certes l'avantage de la finesse et de la transparence, ils ne plissaient pas, conservaient en dépit des lavages répété, le galbe de la jambe, qu'un gabarit, durant leur fabrication, leur avait donné, ainsi que leur élasticité. Très chers au début, ils devinrent rapidement incroyablement bon marché et détrônèrent la rayonne et la soie.
Le nylon, malgré ses qualités est une matière rêche — ce qui permet d'ailleurs, contrairement à la soie douce et fluide, de produire ce petit crissement si intéressant lorsqu'on frotte ses cuisses l'une contre l'autre — et elle l'était encore plus au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale. Comparé à la soie, le nylon est un fil mort, même si, ne soyons pas injustes, certains fabricants sont parvenus à lui donner aujourd'hui une nouvelle souplesse.
Certes, ces débats nostalgiques sur les mérites comparés des deux matières ne sont plus de mise, puisqu'aujourd'hui le bas de soie est devenu une antiquité (en cherchant bien, on en trouve encore à des prix exorbitants, noirs ou blancs, agréables à porter bien que trop épais et peu esthétiques).
William H. Carothers n'imaginait sans doute pas de quoi il allait nous priver. Mais qu'on nous pardonne de ne pas pardonner.

Le bas nylon est très résistant.
Ses inventeurs le prouvent.

chapitre 3

1950
La peau douce

« Avant, quand on avait le bonheur de lever une fille,
quand on arrivait au moment de soulever sa jupe,
c'était une véritable féerie.
Il y avait de jolies choses à enlever, un suspense,
c'était du rêve, vous comprenez… »

Marceau Devillers, 1990.

Que cette décennie ait fait cohabiter les blondes glacées d'Hitchcock et les brunes pulpeuses et dénudées du Crazy Horse Saloon n'est pas le moindre de ses paradoxes.

Les années 50 sont cinématographiques, esthétiques, élégantes. Dominées par une débauche de formes, de couleurs, de rondeurs, et pourtant soumises au carcan d'une morale qui ne dit pas son nom, elles aspirent, après le laisser-aller de la guerre, à des valeurs proprettes. Pudibondes et pré-révolutionnaires, ce sont les années de l'œil. En ce temps-là, tout est à voir, rien n'est à toucher.

On carrosse les voitures et les femmes. C'est la première fois que le vêtement moule à ce point le haut et le bas du corps féminin, sans le secours de chemises, corsets ou jupons protecteurs, ne cachant rien de l'anatomie de celle qui le porte. Les années 50 inventent le « sexy ».

Plus que jamais, la femme est mise en image, sur papier, sur pellicule, sur l'écran de la télévision naissante, sur les affiches de la réclame, dans les pages des nouveaux magazines. Ces multiples reflets d'elle-même sont autant de témoins de l'évolution fulgurante de la société qui bouillonne, avance et recule, oscille entre les valeurs du passé et les nécessaires défoulements qui suivent tout cataclysme humain. Mais si les jeunes filles qui ont grandi pendant la guerre vont encore faire comme maman et se marier gentiment, déjà le grand chambardement des mœurs est programmé.

La corseterie, sans savoir qu'elle est menacée par les débuts de l'industrialisation de la lingerie féminine, vit un nouvel âge d'or, aidée par les couturiers, qui font aux femmes une silhouette que seul le sous-vêtement — principalement le combiné sans lequel, disait Dior, il n'y a pas de mode — peut modeler. Le dessous féminin reste étroitement lié aux caprices de la couture. Le trio soutien-gorge, slip, porte-jarretelles est toujours en vigueur, mais l'on porte toutes les variantes, selon son humeur, son âge et l'heure de la journée : gaine, avec ou sans slip, gaine-culotte qui résout le dilemme, guêpière, combiné, et même, nouveauté, le slip-porte-jarretelles. La combinaison, rebaptisée fond de robe, et le jupon, malcommodes sous les vêtements ajustés, se terrent au fond des armoires puis sont sauvés de l'oubli par le cinéma qui les remet au goût du jour. Durant ces années 50, on entrevoit à peine la jarretelle et le bas à l'écran. Contournant le problème de la censure et de la bienséance, les réalisateurs ont recours aux dessous couvrants, reliques des années de flou, pour habiller leurs stars tout en offrant au spectateur un minimum

Page précédente :
Jeanne Moreau, dans
Les Louves de Luis
Saslavsky, 1957.
Le voyeur est François Perrier.

Les Folies de Paris et de Hollywood. Aujourd'hui mythique et jalousement conservé par les collectionneurs, ce magazine révolutionnaire introduisit en France le concept de la playmate.

Un défilé de mode. En 1950, les femmes portent encore des combinés ou des guêpières. Le porte-jarretelles reste un attribut de jeune fille.

de chair. Puisqu'on ne peut montrer le bas du corps de la femme, il convient de dénuder le haut et de privilégier les décolletés pigeonnants. Ainsi, le jupon et le soutien gorge blancs de Michèle Morgan dans *Les Orgueilleux*, la combinaison à incrustations d'Elizabeth Taylor dans *La Chatte sur un toit brûlant*. Les actrices exhibent leurs dentelles et le tour est joué : les femmes achètent à nouveau jupons et combinaisons.

Les jupes raccourcissent au début des années 50, remontant sous le genou, puis s'évasent en 58, soutenues par de multiples jupons gonflants, de dentelles et de nylon. La jupe droite et la jupe évasée continueront à exister côte à côte jusqu'aux années 70, puis reviendront plus tard sous une forme légèrement modifiée.

Quelle que soit l'apparence, le dessous ne change pas : les femmes portent toujours des bas. Bas à couture reconnaissable à son talon-flèche et à ses diminutions sur le mollet et la cuisse. Celui dont les puristes disent que, « comme le cygne, il n'est vraiment beau qu'avec son reflet, le talon-aiguille» (1). Le véritable talon-aiguille, celui qui fait des trous dans les parquets, apparaît en 1957 et reste en vogue jusqu'en 1964. Il est vrai que

ces souliers, comme tous les escarpins à talons hauts, semblent faits pour la jambe féminine. Ils tendent les muscles, allongent la silhouette, forcent la cambrure des reins, font ressortir la poitrine. Hanches rondes, cuisses longues et petits pieds fins et cambrés, ils donnent aux femmes des allures troubles de sirènes.

En 1956, révolution discrète, le bas sans couture est lancé sur le marché. Les femmes l'adoptent aussitôt comme un premier pas vers la liberté. Plus besoin de vérifier continuellement la couture, de la redresser d'un doigt habile, le buste penché en arrière. Autant de jolis gestes qui disparaissent à jamais.

Nos mamans, nos grand-mères, nos sœurs n'auraient jamais osé sortir sans bas, ni sans combinaison pour les deux premières, parce que cela ne faisait « pas propre ». En réaction peut-être aux peintures de la guerre, la jambe nue était devenue obscène. Jamais une « vraie dame », préoccupée d'élégance autant que de bienséance, n'aurait montré ses mollets, même en été par les plus grandes chaleurs, sans la protection arachnéenne du nylon ou de la soie. Ce privilège était réservé aux fillettes, autorisées à dévoiler leurs genoux couronnés et leurs petites jambes maigres.

Les fabricants de bas n'étaient pas étrangers à ce nouvel ordre des choses. Il fallait rattraper le profit perdu durant la guerre et mettre les bouchées doubles. Cette pudeur, qui voulait qu'on ne montre pas la peau de ses jambes tout en dénudant celle de sa gorge et de ses bras, vieux réflexe de l'histoire du costume qui fait que l'on a rarement dénudé le bas en même temps que le haut, convient à ces années de mutation. Il faut attendre *Sept ans de réflexion*, en 1955, et la fameuse grille de métro, pour voir non seulement la culotte de Miss Monroe qui, dit-on, n'en portait jamais, mais également des jambes nues et sensuelles au cinéma.

Jusqu'aux années 65, le bas fera la femme. Toutes celles qui ont été adolescentes dans ces années-là se souviennent d'avoir contemplé, le regard brillant d'impatience et d'envie, les talons hauts et les bas de leur mère. Elles les essayaient en cachette, se demandant dans un soupir quand elles seraient enfin autorisées à abandonner à tout jamais l'horrible chaussette pour être adoubée femme par la grâce du porte-jarretelles et des nylons.

Les *teenagers* d'aujourd'hui constituent la toute première génération dont les jeunes mères n'ont jamais porté de bas autrement que dans une intention de séduction. Ce sont d'ailleurs les mêmes que l'on voit au rayon froufrou des grands magasins, ou dans les boutiques de lingerie, acheter avec leurs petites amies le bas qui tient tout seul, la guêpière ou le serre-taille.

En 1950 le porte-jarretelles constitue encore un attribut de jeune fille. La femme, c'est-à-dire la jeune fille mariée, porte des gaines, des guêpières, des combinés, tant il est vrai que la notion de maternité, effective ou à venir, est associée dans la tête des intéressées et des fabricants à celle d'un maintien quasi orthopédique. Arrêtons-nous un instant sur cet agencement propre à ces années, les dernières d'une ère vestimentaire marquée par ce cloisonnement. De tout temps, la femme mariée s'est trouvée différenciée de la jeune fille par ses tenues, son maintien, ses propos, ses devoirs et ses droits. Rarement par ses sous-vêtements. Au début

du siècle, mariée ou pas, la femme était corsetée, et plus encore si elle était jeune fille, pour préparer la taille de guêpe dont son futur mari se délecterait. Et si la jeune fille ou la femme mariée se distinguent également de la courtisane par leurs comportements sociaux, elles sont, sous leurs robes, serrées et tenues de la même façon.

En 1950, à l'orée d'un changement radical de société, le sous-vêtement marque un étrange clivage, une tentative peut-être de contenir les jeunes filles, qui durant la guerre avaient connu la liberté du pantalon et des jambes nues, en leur accordant un traitement plus souple.

Le porte-jarretelles a donc encore une aura de fraîcheur, de simplicité. Ce n'est que quelques années plus tard, par la grâce du strip-tease et des magazines pour hommes, qu'il prendra cette tonalité sulfureuse, de par sa légèreté et la facilité avec laquelle on l'enlève. Peut-être s'agira-t-il également de suggérer que les modèles qui l'arborent, sur la scène comme sur le papier, ne sont pas d'honnêtes mères de famille, mais des jeunes filles libres, à défaut d'être déjà libérées. Le « petit appareil » de Monsieur Dedieu fait alors peau neuve et se distingue définitivement des autres pièces de lingerie. Il ne prétend pas, comme la gaine, tenir autre chose que les bas. Il se creuse, s'échancre, perd son allure de ceinture large et prend cette forme à quatre pans qui a fait croire à certains qu'Eiffel l'avait dessiné en même temps que la tour du même nom.

Il n'est donc pas étonnant que l'on retrouve un porte-jarretelles, et non une gaine, sur les hanches de Rita Renoir et de Dodo d'Hambourg, les premières reines du strip-tease. Contrairement à certaines idées reçues, le strip-tease n'existait pas en France sous la forme qu'on lui connaît aujourd'hui avant le 1er mai 1951, date à laquelle Alain Bernardin ouvrit le Crazy Horse Saloon et proposa son premier spectacle.

Certes, il y eut à la fin du siècle dernier les fameux « Coucher d'Yvette », ou l'on voyait une jeune femme se dévêtir, sans jamais vraiment se montrer nue. Diverses salles de spectacles emboîtèrent le pas, offrant au public masculin une orgie de dessous féminins, sans oublier le Moulin Rouge et son célèbre French Cancan dont les audaces nous font aujourd'hui sourire. Pour les hommes de l'époque, il s'agissait là d'incroyables licences, mais en réalité, ces exhibitions restaient très pudiques. Vinrent ensuite les danseuses nues, dont l'extraordinaire Joséphine Baker qui dansait, ceinte de quelques bananes, dans la *Revue Nègre* au Théâtre des Champs Elysées. Puis les Folies Bergères banalisèrent les seins nus. Ces spectacles restaient l'apanage des grandes salles et bénéficiaient d'un alibi esthétique. Les femmes s'y montraient habillées ou nues, mais ne se déshabillaient pas encore expressément pour des hommes.

Il faut attendre les années 50 pour voir se développer cet effeuillage tissant un étrange lien sadomasochiste entre une femme qui se montre et ceux qui la regardent. Dans une salle aux dimensions réduites, à quelques centimètres de ceux venus là pour voir, une fille se dénude, jouant tour à tour l'allumeuse et la nymphomane, s'offrant à ses multiples partenaires imaginaires, s'exhibant pour un spectateur qui, un instant, se croit maître de cette chair que seul l'œil peut approcher.

Le strip-tease nous vient d'Amérique. Il débuta, entre les années 1820 et 1860, dans

Dans les coulisses d'une école de mode à Amsterdam. Photo : Leonard Freed.

les camps des chercheurs d'or et les villes minières, cités d'hommes esseulés. Mais l'acte de naissance du strip-tease, nous apprend Denys Chevalier, auteur de *La Métaphysique du strip-tease*, « date du 7 juin 1861, quand Adah Issacs Menken, danseuse de la Nouvelle Orléans, parut en collant chair, sur le dos d'un cheval, dans une pièce du répertoire. En 1877, le coup fut répété par Françoise Hutin au Thalia Theater de Broadway, mais en plus, elle fit rougir les spectateurs et se sauver les spectatrices. L'opulente Little Egypt ajouta au déshabillage, dans le cadre de l'exposition de Saint-Louis en 1904, le mouvement rotatoire des seins et des hanches. »

Le strip-tease s'épanouit ensuite sous le nom de burlesque. Il s'agissait alors de saynètes alliant le déshabillage au vaudeville, dans les night-clubs de la côte est des Etats-Unis. On fit d'abord rire avec le nu, pour lui ôter sa charge érotique. Ce spectacle n'en déchaîna pas moins les passions, partageant ceux qui y voyaient uniquement « un cancer capitaliste, produit infâme d'un système d'exploitation par lequel les filles du trottoir accèdent à la scène » et ceux qui, comme ce sénateur anti-marxiste, le considéraient comme « un pur art américain et une noble institution ». Pour son créateur, Billy Minsky, il s'agit simplement d'une « revue musicale qui se distingue par la maturité des attitudes envers les réalités de la vie et par une expressivité qui caractérise la signification essentielle du sexe dans la vie du peuple. »

On pourrait trouver paradoxal qu'un pays aussi puritain que les Etats-Unis ait donné naissance à cette étrange forme d'art. Mais en réalité, le strip-tease, malgré son impudeur et parfois son obscénité, est un spectacle d'une grande chasteté, puisque rien n'est jamais consommé et qu'aucun acte ne vient concrétiser les intentions du spectateur. Aucun péché, en apparence, n'a été commis,

puisque le péché de l'œil n'est pas reconnu par les instances chrétiennes. Il est donc logique que ce spectacle ait vu le jour dans ce pays et, qu'après la guerre, il ait traversé l'Atlantique avec le cinéma et l'*American Way of Life* ; logique, enfin, qu'en arrivant en Europe, et plus particulièrement en France, il se soit transformé, pour devenir « le stade le plus avancé du spectacle érotique autorisé » (*Métaphysique du strip-tease*).

L'effeuillage français, tel qu'il s'épanouit dans les années 50, n'avait plus rien du vaudeville. Osé selon les critères de l'époque, le strip-tease demeurait un spectacle *soft*, canaille plutôt que sulfureux, érotique plutôt que pornographique, sans comparaison avec le peep show et autres manifestations visuelles de l'amour *hard*.

En montrant au grand jour ce que les femmes réservaient jusque-là à un ou plusieurs privilégiés, le strip-tease participe néanmoins du mouvement général de cette décennie qui fait basculer la seconde moitié du siècle dans une nouvelle ère morale. Si l'on regarde l'histoire du vêtement, du cinéma, de la presse, de la femme, sous un angle subjectif et limité, on peut presque croire que, pour les hommes comme pour les femmes, tout cela n'a été qu'une course effrénée, un combat acharné mené dans le seul but de mettre à nu le corps de la femme, dans la réalité comme dans l'image, et de familiariser l'œil avec cette mystérieuse nudité selon un rite précis. On ne peut donc s'étonner qu'après s'être senties ainsi exposées, divinisées en même temps que réduites, les femmes aient refusé cette sacralisation et se soient employées dans les années 70, sinon à rhabiller leur corps (puisqu'on a brûlé son soutien-gorge et montré haut ses cuisses), du moins à voiler leur image, laissant à leurs consœurs de papier et de pellicule le soin de continuer à s'exhiber pour le genre entier.

Nous n'en sommes pas là. En 1950, le

L'art de l'effeuillage selon *Paris-Hollywood*.

déshabillage des femmes reste encore une affaire privée. Elles montrent leurs dessous dans des salles discrètes, ôtent leurs bas et dégrafent leurs porte-jarretelles dans les pages des magazines pour hommes qui, bien qu'interdits à l'affichage et à la vente aux mineurs, commencent à pulluler. Toute cette littérature se vend alors « sous le manteau ».

Aux Etats-Unis, Hugh Hefner lance *Playboy* en décembre 1953. Sa première playmate n'est autre que Marilyn Monroe, discrètement nue sur la célèbre photo du calendrier. Le numéro un, tiré à soixante-dix mille exemplaires, est épuisé dès les premiers jours. Ici, point de froufrou ni de porte-jarretelles — ils reviendront plus tard, lorsque ces accessoires auront déserté les rues. Ce qui importe déjà, c'est la nudité chaste, presque enfantine et pseudo-artistique, enveloppée entre deux tranches de culture américaine et virile.

En France, en revanche, naît le bimensuel qui, par la grâce de la censure, va porter le porte-jarretelles au firmament et l'ancrer jusqu'à nos jours dans les neurones masculins : *Les Folies de Paris et Hollywood*, plus connu sous le nom de *Paris-Hollywood*. Destiné aux hommes, ce magazine aujourd'hui délicieusement kitsch montre essentiellement des femmes en tenue légère sur fond de récits et nouvelles coquines saupoudrés de brèves cinématographiques. Pudiques dans les premiers numéros, les modèles s'enhardissent et leur effeuillage ainsi que leurs poses se font plus provocants au fil des ans. Le magazine continuera à paraître jusque dans les années 70, où il sera tué par l'abolition de la censure et le triomphe du poil pubien.

Paris-Hollywood, dans les années 70, montre tout sauf l'essentiel. Les seins sont exposés mais le sexe est caché par un vêtement, ou bien retouché et gommé quand le modèle pose sans culotte. Les photos sont traitées dans des couleurs artificielles qui accentuent encore l'effet d'irréalité, confirmant que ce qui est proposé n'est qu'une image, un chromo de femme. Ce qui bien sûr donne à l'ensemble une tonalité troublante, d'où naît une frustration entraînant une fixation encore plus intense sur l'objet du désir. Que reste-t-il à voir ? Des corps de femmes beaux et opulents. Des bas qui glissent, des porte-jarretelles qui se tendent, des slips qui se froissent, un festival de lingerie noire, blanche, rouge, bleue, verte, opaque, transparente, vulgaire ou sage, en nylon, en coton, en dentelle, en satin. Un rêve d'homme qui peut enfin jouer à la poupée. Pour beaucoup d'entre eux, la femme aux seins nus, vêtue en tout et pour tout d'un porte-jarretelles et de bas devient le comble de l'érotisme. Ce n'est plus le sexe, mais l'accessoire qui devient important, puisqu'il suffit à lui seul à évoquer l'image sexuelle de la femme.

La censure règne en maître sur la presse licencieuse, mais ni les modèles ni les lecteurs ne manquent. Aux Etats-Unis, Irwin Klaw, photographe plutôt gai de cette discipline sadomasochiste qu'est le « bondage », développe la face cachée du porte-jarretelles et nous fait découvrir l'incroyable Betty Page, princesse des pin-up. Tour à tour maîtresse ou victime, juchée sur ses talons de quinze centimètres, en bas et porte-jarretelles, elle devient l'idole incontestée des amateurs du genre. Rien d'extraordinaire à priori dans ce corps : pas de poitrine extravagante, ni de jambes interminables, mais des proportions parfaites, un visage frais et innocent auquel une coiffure stricte donne

Brigitte Bardot, dans *En cas de malheur* de Claude Autant-Lara, 1958. Ses jambes, comme le reste de son corps, seront exposés tout au long de cette décennie. En 1956, dans *La mariée était trop belle* de Pierre Gaspard-Huit, elle porte une guêpière fabriquée par la maison Star, qui figure aujourd'hui en bonne place dans le musée personnel de Monsieur Janel. Cet homme exerce un métier traditionnellement réservé aux femmes. Il règne depuis vingt-deux ans, rue de la Roquette, sur la boutique de lingerie la plus délicieuse de Paris. Derrière les tentures bleues des petits salons, on essaye son porte-jarretelles en s'amusant du babil des clientes.

La femme au foyer.
Photo d'amateur.

de la rigueur et, comme pour Marilyn Monroe, quelque chose qui fait que le tout est supérieur à la somme des parties.

Les années 50 voient le triomphe de la féminité et de ses attributs, les formes. En robe comme en sous-vêtements, les femmes ont des seins, des hanches, des jambes, de l'allure, même si le résultat donne deux images aussi différentes que Grace Kelly ou Rita Renoir. On peut penser sans trop se tromper que c'est dans ces années-là que la libido masculine, déjà malmenée sur ce point, s'est à jamais déchirée en deux, hésitant entre ces deux pôles féminins également attractifs, jusqu'ici strictement cloisonnés socialement, qu'on pourrait très schématiquement nommer la maman et la putain. Depuis Marthe Richard et la fermeture des maisons closes en 1945, la prostituée est descendue dans la rue. D'une certaine manière, la putain entre au foyer et ces deux types de femmes jadis si faciles à différencier commencent à se rapprocher.

Cette dualité se retrouve dans les images des années 50 au cinéma comme dans l'art graphique. René Gruau dessine les publicités des bas Dior et Scandale. Deux couleurs, trois coups de crayons gracieux, une jambe de femme qui se glisse dans l'entrebâillement d'une porte, et ses élégantes inaccessibles sont à jamais imprimées dans notre inconscient collectif. A l'inverse, Pierre Brenot, dessinateur de mode et de publicité à la plume féconde, nous offre la version française de la pin-up, telle que Vargas la rendit célèbre aux Etats-Unis. Trouvant son inspiration dans des sphères populaires, qu'il connaît pour y avoir passé son enfance, il dessine la Parisienne, secrétaire ou vendeuse, petite femme bien faite et appétissante, laissant dans son sillage une ribambelle de filles à croquer. Brunes, rousses ou blondes, habillées ou dévêtues, en soutien-gorge et porte-jarretelles, en guêpière ou en pantalon, elles parsèment les journaux de l'époque, *Cinémonde* ou *Stars et Vedettes*, jusqu'à la publication en 1953 du recueil *Brenot Girls*, unique exemplaire d'une revue qui, paraissant quelques années trop tôt, n'obtiendra pas le succès escompté.

Pendant que Nabokov donne vie à Lolita, le cinéma invente la femme-enfant et Hitchcock la femme de glace, alternatives au dilemme de la maman et de la putain. A côté des somptueuses Cyd Charisse, Elizabeth Taylor, Kim Novak, Jane Russel, on trouve les fragiles Monroe et Bardot. La femme-enfant, dont la femme de glace d'Hitckcock n'est qu'une version légèrement sadomaso, est blonde, définitivement capricieuse et

sexy, parfaitement familière et à jamais inaccessible, car elle n'est qu'un corps, une pure image sexuelle, une poupée Barbie sortie de l'imagination des hommes et du désir de séduction des femmes. Ayant trop bien réussi, ces dernières n'auront de cesse dans un premier temps de copier cette image, pour la briser ensuite avec une rare violence.

Philippe Halsman, le photographe américain qui a fait sauter tous les grands de ce monde, remarque dans son *Jump Book* que « Marilyn Monroe, Brigitte Bardot et Gina Lollobridgida, les trois déesses de l'amour de l'époque, sautent comme des petites filles, démontrant ainsi leur nature de femme-enfant ». Rien n'est moins surprenant, car si ces femmes font rêver des millions d'hommes, c'est qu'avec elles, comme avec une enfant, tout semble facile et rassurant : il suffit de jouer. Alors qu'avec une femme-femme, l'homme risquerait vite de ne pas se sentir à la hauteur. « Dans un passé qui n'est pas si lointain, poursuit Halsman, alors que la supériorité masculine n'avait pas encore été suffisamment minée, une vamp comme Théda Bara pouvait devenir un sex-symbol. Mais à notre époque (1959), qui est essentiellement une période d'insécurité masculine, c'est la femme-enfant à la poitrine opulente, et non la vamp ou la femme-femme passionnée, qui fait la déesse du sexe idéale. (...) Ce qui en dit long, conclut le photographe, sur l'état de notre civilisation. »

Voilà de quoi faire bondir les féministes et s'interroger les jeunes filles d'aujourd'hui qui se plaignent de la démission des hommes. En 1959, période que les féministes considèrent comme l'apogée du chauvinisme mâle, les hommes se plaignaient donc déjà d'un malaise et d'une insécurité croissante par rapport aux femmes. On peut se rassurer en pensant qu'il s'agit là d'une donnée particulière aux Etats-Unis (ou à Philip Halsman), où le puritanisme grandissant faisait déjà des ravages. Tout de même, se pourrait-il que les années 70 et la « conquête du pouvoir » par les femmes ne soient pas, contrairement à ce que l'on admet aujourd'hui, entièrement responsables de l'état dépressif des hommes ?

Femme dans un fauteuil.
Photo : Irving Klaw.

Mais alors, à quoi attribuer cette peur panique des femmes qui a saisi les hommes, d'après Halsman, au sortir de la guerre, et ne les a pas lâchés depuis ? A la vie moderne, au tournant de civilisation, à la démythification de la femme par l'exposition de plus en plus précise de son image corporelle ? Ou peut-être simplement au fait que les femmes furent livrées à elles-mêmes pendant les années de guerre — celles de ce conflit meurtrier qui ne ressemblait à aucun autre

et « a provoqué une véritable horreur de toutes les valeurs au nom desquelles elle avait été menée (...). La violence et l'exercice de la force furent stigmatisés comme le mal absolu. Qu'on le veuille ou non, c'étaient les valeurs viriles archaïques qu'on mettait ainsi au banc des accusés. » (2)

Les femmes ont alors dû se transformer toutes seules, sans témoins masculins et peut-être ceux-ci, en rentrant au foyer, ont-ils trouvé que les rôles jusqu'ici clairement définis s'étaient déjà légèrement modifiés. Lequel des deux a cessé de jouer le jeu ? Voilà un point que nous n'avons pas fini d'éclaircir, car déjà, en ces années 50, l'écart se creuse entre la représentation et la réalité de la femme. Ce sont elles qui, bientôt, vont se sentir inadéquates, incapables de correspondre à l'image que l'homme crée pour elles.

Marilyn Monroe et Brigitte Bardot résument ces années charnières. Elles traverseront nos écrans dans toutes les tenues, de la nuisette à la guêpière en passant par le porte-jarretelles. Elles seront adulées, exhibées, chéries, objets d'un fétichisme et d'une idolâtrie qui auraient rendu Jean Harlow verte de jalousie. Elles cesseront d'être des femmes pour incarner l'idéal féminin et chacune à sa manière en mourra.

Car la libération du corps de la femme ne va pas sans mal. Les garçonnes de 1925 avaient trouvé la parade en libérant leur corps du corset au prix de la désexualisation de leur image. Nous retrouverons ce schéma inversé dans les années 70-80, où les femmes enfermeront leurs corps pour pouvoir, croient-elles, ouvrir leur sexualité et rejeter une image de la féminité qui ne leur convient plus. On peut un instant douter de la possibilité de réunir à nouveau les deux, l'image sexuelle et l'accessibilité du corps féminin.

Ces années de chair sont bouillonnantes. Elles offrent trop et trop peu en matière de tolérance sexuelle, elles sont comme une allumeuse qui promet, montre, et ne donne jamais rien. Elles fabriquent un gigantesque et délicieux refoulement collectif qui prépare le bouleversement de la décennie suivante, dont certains ne se remettront jamais. En pleine heure de gloire, alors qu'il accède enfin aux feux de la rampe, et précisément pour cette raison, le porte-jarretelles est gravement menacé. Il ne le sait pas encore, mais il devra, pour longtemps, retourner dans l'ombre. Et en resurgir à jamais transformé.

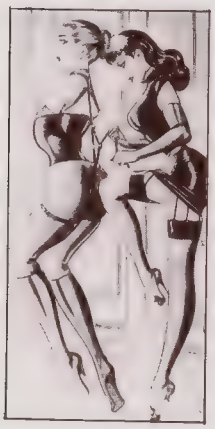
(1) Patrick Lauret, président du Club 50-60, association réunissant les passionnés du bas à couture.

(2) Elizabeth Badinter, *L'un est l'autre,* éditions Odile Jacob, 1986.

Cette incroyable photographie de Grace Kelly, la seule probablement où l'on puisse apercevoir le haut de son bas et le bout de sa jarretelle a été prise par Philippe Halsman, grand photographe et génie de la « jumpologie » qui saute ici avec son modèle. Elle est parue dans son *Jump Book*, publié en 1959. Halsman affirmait que le saut était une nouvelle arme psychologique qui oblige l'homme à se dévoiler. En conséquence, il a demandé à tous ses modèles, célébrités des arts, de la politique et de la finance, de bondir pour lui devant l'objectif. « Le sujet, dit Halsman, ne peut en sautant contrôler à la fois les muscles de ses membres et ceux de son visage. Durant le saut, le masque tombe et révèle la véritable personnalité du sujet. »

Betty Page

Eric Stanton, maître graphique du bondage, rendit hommage à la beauté pneumatique de Betty Page. Illustrations extraites de *The Best of Stanton Vol. 1*, éditions Dominique Leroy, 1979.



Reine de la photo dite « sadomasochiste et de bondage », Betty Page ne dansa qu'un seul été dans l'imaginaire des Américains. Quittant son Tennessee natal, elle arriva à New York à la fin de la guerre et devint immédiatement modèle. Elle apparut dans les magazines spécialisés de l'époque, *Wink*, *Flirt*, *Titter* et *Beauty Parade*. Intégrée dès 1953 dans l'équipe d'Irving Klaw, photographe méconnu en France qui donna ses lettres de noblesse au bondage, elle devint son modèle préféré. Betty Page, photogénique à l'extrême, incarnait la parfaite héroïne S.M. A tel point qu'elle inspira les illustrateurs Eric Stanton et John Willie, qui donnèrent ses traits à leurs personnages féminins. Son travail avec Klaw déclencha une réponse si enthousiaste de la part du public que le photographe lui consacra un album entier, *Betty Page in Bondage*, bientôt suivi par six autres, qui sont encore en vente aux Etats-Unis aujourd'hui. A noter que la production de Klaw n'avait rien de pornographique. On n'y voyait pas le moindre nu, rien que l'habituelle paraphernalia du bondage : corsets, lingerie variée, porte-jarretelles et, bien sûr, les indispensables bas et talons hauts, plus quelques chaînes, cordelettes, masques et autres bâillons. Ce qui n'empêcha pas Klaw d'être arrêté à la fin des années 50, pour des photos qui aujourd'hui feraient rire les lycéens. Betty Page posa également pour des photos privées de nu intégral qui n'étaient pas destinées à être commercialisées — n'oublions pas qu'à l'époque le poil pubien était strictement prohibé. Certains de ces clichés furent piratés et vendus sous le manteau, ce qui valut à Miss Page une notoriété dont elle se serait certainement passée. C'est à cette époque que Betty Page mit fin abruptement à sa carrière de modèle. Sa disparition fut brutale et définitive. Nul ne sait où elle vit, ni ce qu'elle fait. On peut penser qu'elle est retournée à une vie « normale » au Tennessee. Mais ce ne sont que spéculations. Pour ses aficionados, le mythe reste entier, vivant à jamais sur papier glacé.

1960
La fin d'une époque

« L'homme est fragile. Un rien le déconcerte. Cette cuirasse hostile, résistante et molle, qui calfeutre son rêve et interdit la progression naturelle de l'émoi, lui fait souvent l'effet d'un seau d'eau froide. Comme fabrique d'inhibition, on ne pouvait rien inventer de mieux que le collant ! »

Le Nouvel Observateur, 1975.

Ah, les années 60 ! De Gaulle, la DS 21, le collant *Mitoufle*... Rien n'aura été aussi rapide, contradictoire, bousculé et fatal au porte-jarretelles que cette décennie, commencée par la main de Jean Dessailly sur la cuisse soyeuse de Françoise Dorléac, terminée par la pluie trempant les jeans des filles et garçons de Woodstock.

Entre 60 et 70 le monde change, aussi radicalement qu'en 1492 — date à laquelle Colomb, par la découverte d'un nouveau continent, bouleversa la conception établie de l'univers, offrant aux hommes des terres vierges pour satisfaire leur soif d'exploration. L'aventure des années 60 sera culturelle plutôt que maritime et, si la Niña, la Pinta et la Santa Maria sont remplacées par le sexe, la drogue et le rock'n roll, la devise des explorateurs n'en est pas moins commune : « Au nom de Dieu, hissez les voiles ! »

La date charnière de la décennie ne se situe pas en 1968, comme on le penserait immédiatement. Bien qu'avant ce joli mai, dans les écoles, nous portions encore des blouses — sous lesquelles nombre d'entre nous arborait toujours le porte-jarretelles, la petite gaine ou, pour les plus avant-gardistes, le triste panty inventé par les industriels de la lingerie pour faire croire que le bas pouvait se transformer en collant — avec notre nom brodé à la main sur le côté, bleu clair une semaine, beige fade l'autre, et qu'après 68, nous avions le droit de nous maquiller, de porter des pantalons comme les garçons et même de fumer dans la cour, ce que les adolescentes d'aujourd'hui considèrent, à juste titre, comme un épisode de la préhistoire. Le 1492 de notre siècle se situe en 1965 et porte la même charge d'ambiguïté. Colomb a ouvert le monde et massacré les Indiens Tainos. Le collant a ouvert une ère de libération pour la femme et massacré la sensualité.

Avant 65, la plupart des femmes portent encore des bas, donc des porte-jarretelles, et tout semble devoir continuer comme dans les années 50. Brigitte Bardot fait toujours rêver les jeunes filles sages et Sophia Loren excite les appétits des jeunes gens, qui n'en jurent pas moins par les petites Anglaises ou les grandes Suédoises. Sur les couvertures de la collection Fleuve Noir, les filles de Gourdon sont pulpeuses, et dans *Lui*, celles d'Aslan se contorsionnent avec application. Les adolescents piquent à leur mère le catalogue de La Redoute pour fantasmer en secret sur les pages de lingerie où ne s'étalent pourtant alors qu'une longue série de gaines beiges et blanches semblant renfermer tous les mystères du monde. Après 65, les femmes sont méconnaissables et ne jurent plus que par le collant et la minijupe.

Page précédente : Anne Bancroft dans *Le Lauréat* de Mike Nichols (1967). Les derniers feux du porte-jarretelles sont réservés à Dustin Hoffman.

Publicités pour un modèle de gaine et de panty Aubade.

Romy Schneider dans un sketch
de Luchino Visconti
(*Boccace 70*, 1961).

En réalité, le collant existe depuis 1958. En laine ou en fibre acrylique, il est destiné aux enfants. Cette même année, il est lancé en version mousse couleur chair pour les femmes. Il s'appelle *Mitoufle*, il est très épais et son nom dit assez à quel point en matière de sous-vêtements, il n'est déjà plus question de séduction mais de confort.

Comme pour le porte-jarretelles à l'époque de Féréol Dedieu, les femmes résistent tout d'abord au collant. L'engin est loin d'être au point, trop épais et peu coquet. Honni déjà par les amateurs de lingerie qui voient en lui une cuirasse disgracieuse et contraignante, il n'en est pas moins considéré par certains comme licencieux, car il permet, contrairement au bas, de dénuder ses jambes jusqu'aux cuisses tout en gardant un semblant de décence et de bouger son corps d'une manière différente, comme avec un pantalon.

Très vite, le collant se perfectionne, devient plus fin et moins cher. Bientôt, il va tuer la corsèterie aussi sûrement que, pour le vêtement, le prêt-à-porter viendra à bout des confectionneurs et des couturières de jadis. Il fera également disparaître l'aimable confrérie des remmailleuses, qui officient dans leur petites guérites au coin des rues. Dans un premier temps, celles-ci parviennent à survivre, car le collant est encore cher. Les femmes le font remmailler et nombreuses sont celles qui n'ont pas renoncé au bas. Bientôt, avec l'avènement du Dim à 4 francs, elles jettent leurs collants dès l'apparition de la première échelle. On quitte définitivement l'ère de la pénurie pour entrer dans celle de la consommation.

Dès 1960, l'univers lisse et chromé de l'après-guerre se lézarde et la décennie, comme le cadran emballé d'une machine à remonter le temps, défile à toute allure. Marylin Monroe meurt en 62, et avec elle disparaît une idée de la femme. Kennedy est assassiné en 63 et la guerre s'intensifie au Vietnam. La même année Paco Rabanne dessine des robes en plastique et métal. Johnny Hallyday est numéro un au Hit Parade, tandis que Sylvie Vartan et Françoise Hardy débutent leur carrière. Les jeunes filles ne lisent plus *Elle* ni *Marie-Claire*. Elles dévorent *Mademoiselle Age tendre* et *Salut les Copains*, regardent *Age tendre et Tête de bois* à la télévision, écoutent *Campus*, *Dans le vent*, *S.L.C.* et Radio Caroline, la première radio pirate (elle est anglaise, basée sur un navire ancré au large des côtes britanniques).

Le collant en lui-même n'aurait peut-être pas réussi à changer pendant près de vingt ans l'image de la femme et de ses dessous, s'il n'avait eu, comme la gaine et le porte-jarretelles jadis, un complice.

C'est encore une fois un couturier français tout à fait révolutionnaire, ou bien une styliste britannique non moins avant-gardiste ; la querelle n'est pas réglée. Qui, d'André Courrèges ou de Mary Quant invente la minijupe, nous ne le saurons jamais. Disons que Courrèges raccourcit la robe en 65 et transforme radicalement la silhouette de la femme, imposant une ligne trapèze, rigoureuse, géométrique et que Mary Quant profite de cette étape pour imposer la minijupe.

Toujours est-il que les robes remontent brusquement, d'une main et plus, au-dessus du genou. Les adolescentes, car les femmes résisteront encore longtemps, cèdent à l'attrait de la nouveauté, à l'alibi du pratique, au mouvement retrouvé, et adoptent le collant, obéissant pour la première fois à une

mode qui n'est plus conçue pour leurs mères, mais bien pour elles. La femme de trente ans devra se contenter de suivre.

Montrant leurs cuisses, les jeunes filles se sentent obligées de cacher cette lisière de peau fragile qui les laisse trop offertes. C'est ainsi que le collant détrône le bas et que nous changeons d'époque.

Courrèges nous voulait futuristes, nous dessinant des jambes lisses et multicolores, des jambes inaccessibles, qui cessent d'être, pour reprendre Truffaut, ces « compas qui arpentent le globe terrestre en tout sens, lui donnant son équilibre et son harmonie ». Les jeunes filles veulent récupérer leurs jambes. Toujours les montrer, certes, et même plus qu'avant, mais selon leurs termes. Les cuisses des jeunes filles de 1965 ne sont, croient-elles, plus destinées à être croisées, touchées, caressées. Ces jambes sont faites pour danser, courir, bouger, sauter.

La femme encore une fois change avec son temps, dessus, dessous, dedans. Il faut pourtant noter que ce sont les hommes, ceux qui habillent les femmes, qui ont installé le porte-jarretelles, puis l'ont condamné. En revanche, ce sont les femmes qui le feront revenir quinze ans plus tard, les couturiers se contentant cette fois de suivre et d'amplifier la tendance.

Par ailleurs, le déshabillage progressif de la femme entamé dans les années 50 s'accélère. Les starlettes ne se contentent plus de se dévêtir dans les revues spécialisées. Les pubs montrent pour la première fois des femmes en sous-vêtement et, dans les magazines, les vedettes se laissent volontiers photographier en tenue plus ou moins légère. Le cinéma subit lui aussi de grands bouleversements. Les prestigieux studios qui ont fait la renommée d'Hollywood ferment les uns après les autres, tués par la télévision et l'air du temps qui ne veut plus de stars.

Il reste les actrices qui, chez les Anglo-saxonnes, se divisent entre les Lolitas nouvelle vague, beaucoup plus enfants que femmes, et les passionarias. Mia Farrow contre Vanessa Redgrave. En France et en Italie, tradition oblige, il nous reste quelques pulpeuses, de Bernadette Lafont à Claudia Cardinale, en passant par Françoise Arnoul et Stéphane Audran. Mettons à part Faye Dunaway, superbe de sophistication, et Catherine Deneuve, héroïne hitchcockienne conforme à l'esthétique féminine des années 50. Sans oublier une mention spéciale pour Anne Bancroft, dont les bas de soie assurèrent le succès du *Lauréat (The Graduate)*, sorti en 1967.

Ce film, devenu culte pour les adolescents d'alors, est intéressant à plus d'un titre. D'abord parce que son sujet consacre l'émergence d'une force nouvelle, celle de la jeunesse en révolte contre l'ordre établi avec laquelle il faudra désormais compter. Ensuite parce qu'il montre parfaitement à quel point l'image de la femme des années 60 est cassée en deux. La tentatrice Mrs. Robinson, jouée par Anne Bancroft, est une femme mûre. A cela rien de neuf, et l'adolescent Hoffman se laissera effectivement tenter, même si Mrs. Robinson incarne tout ce que la jeunesse de 1967 refuse. Ce qui est nouveau, c'est que la femme vénéneuse, l'initiatrice, la salope qui fait tourner la tête de nos braves jeunes gens porte des sous-vêtements de soie et des bas, et que Helen, jouée par Katharina Ross, la pure jeune fille, brandit son jean et sa culotte en coton comme autant d'étendards. Voilà posé le dilemme des baby-boomers, éternels

Janet Leigh et son incomparable plastique dans *Kid Rodéo* de Richard Carlson, 1966.

Françoise Dorléac s'abandonne aux mains de Jean Dessailly dans *La Peau douce* de François Truffaut, 1964.

adolescents à jamais écartelés entre Mrs. Robinson et Helen. Et voilà le porte-jarretelles en passe de disparaître, estampillé sexuel, bien que totalement dépassé.

Néanmoins, la première moitié des années 60 est encore une période faste pour le porte-jarretelles. Il est porté sous les jupes et ne se cache presque plus au cinéma. Après 68, le nu commence à faire timidement son apparition. Le sous-vêtement est réduit au minimum et, pour entrevoir le haut du bas, il faut se rabattre sur les cinéastes qui, tel Bunuel et surtout Truffaut, organisent la résistance artistique. Des *400 Coups* à *Vivement Dimanche*, pas un seul film de François Truffaut, qui avait une image de la femme dans laquelle le collant n'entrait pas, où l'on ne devine la jarretelle tendue, où l'on ne voit Fanny Ardant, Bernadette Lafont, Catherine Deneuve, Delphine Seyrig, Françoise Dorléac, Marie Dubois toucher enfiler, étirer, enlever leurs bas.

A partir de 1965, le collant occupe les rêves des adolescentes. C'est lui, et non plus le bas, qui a le privilège de les faire femmes. Elles l'enfilent dans l'escalier avant de partir au lycée, elles taraudent leurs mères pour obtenir l'autorisation d'en acheter. Il devient un objet de désir, de convoitise et même de trafic. Dans les lycées, on l'échange avec les copines de classe dont la mère est plus évoluée contre un coup de main en anglais ou en maths.

C'est vrai qu'il paraît séduisant, ce collant. Il est pratique, il a l'aura révolutionnaire qui convient à ces âges tendres, et semble, par

Monica Vitti
dans *Histoire d'aimer* de
Marcello Fondato, 1972.

on ne sait quel miracle, s'accorder parfaitement avec les Beatles, Dylan et Hallyday. Le collant permet de porter des jeans comme Janis Joplin et de danser pieds nus comme Sandy Shaw. Le collant est différent, radicalement. Le collant est jeune, le collant est moderne. Le collant tranche avec le monde connu, celui des parents. Le collant est Yéyé, le collant est Rock. Il délivre de la hantise du bas qui plisse, qui tourne, de la jarretelle qui saute, il permet de se sentir libre et de remuer les jambes en oubliant qu'on a un sexe à protéger, en oubliant qu'on a un sexe tout court.

On est même allé jusqu'à dire que le collant fut pour les femmes une prise de parole symbolique, puisqu'elles ont fermé le bas de leur corps, et découvert le haut en se débarrassant du soutien-gorge, ouvrant ainsi la gorge pour laisser passer la voix.

Voilà. La femme ne veut plus être sexuelle, la femme ne veut plus être sexy. Elle veut être prise au sérieux. En quoi est-ce contradictoire sinon dans sa tête ?

D'où le triomphe du collant. Mais ce vêtement, quoi qu'il fasse, quelles que soient ses adaptations et ses transformations (couture, résille, etc.) ne parviendra jamais à éveiller le désir. Pour être érotique en collant, il faut être en collant. Seule Marylin, qui parut en 1960 dans *Let's Make Love* vêtue en tout et pour tout d'un collant noir et d'un grand pull bleu ciel, parvint à tirer de cette armure de mousse un frisson sensuel. Difficile, direz-vous, de se promener à cette époque dans cette tenue sans provoquer une

émeute. Et puis les filles des années 60 n'y songent pas, puisqu'elles veulent se couvrir, tout en montrant ce qu'il était bienséant jusqu'alors de cacher.

N'oublions pas que le collant est à l'origine un vêtement d'homme — puisqu'il existe au masculin depuis le XIV^{e} siècle et qu'il est en fait l'ancêtre du pantalon — et que jusqu'alors, il n'avait été porté que par les danseurs et les danseuses. Marylin elle-même, tout comme Judy Garland — qui dans *A star is born* remplace le pull bleu par la chemise blanche —, le revêt pour danser, et il semble surtout fait pour cette activité. Danser en porte-jarretelles détournerait l'œil de la performance artistique et de la pure esthétique corporelle au profit de l'érotisme, comme ce fut le cas pour le French Cancan et le strip-tease.

Néanmoins, lorsqu'on y réfléchit, les jeunes femmes d'aujourd'hui, qui ont adopté le caleçon et la tunique, ne font rien d'autre qu'essayer de copier la silhouette de Marylin. Le problème, c'est qu'elles réintroduisent une double barrière, car elles portent en général un collant sous leur caleçon, ce qui rend ce vêtement déjà peu sensuel — puisque s'il moule les jambes et les fesses et ne dissimule rien de l'anatomie de celle qui le porte, il ne laisse plus rien à découvrir — encore plus rébarbatif. Même sur les corps les plus parfaits, le caleçon, cet absurde collant sans pieds, est une aberration esthétique : il coupe la ligne des jambes en s'arrêtant à la cheville, alors qu'il serait si simple, et bien plus intéressant sensuellement de l'érotiser en lui remettant ses pieds.

Le problème c'est qu'alors, les femmes qui le porteraient, sans rien d'autre qu'un pull, évidemment, comme un pantalon très moulant, redeviendraient sensuelles et accessibles, ce qui n'est pas le but recherché, puisqu'il s'agit avant tout de montrer sa silhouette et ses jambes — elles vous diront toutes que c'est parce que c'est pratique et confortable, ce qui est vrai — et de viriliser suffisamment le tout grâce à l'alibi aérobico-sportif inhérent de nos jours à cette tenue, pour dissuader toute approche sensuelle. Je me demande si les femmes apprécieraient aujourd'hui, comme elles semblaient le faire au XVIII^{e} siècle où les chausses servaient à mettre en valeur la braguette, que les hommes se promènent dans la ville en caleçon bien serré, moulant leur virilité, si elles ne considèreraient pas cela comme une perte totale de charme, si elles ne seraient pas, après une seconde d'amusement, puis d'intérêt brutalement sexuel, dégoûtées de ce qu'on leur offre sans mystère. Mais peut-être, après tout, cela leur plairait-il...

Certains hommes apprécient le collant, lui trouvent même une fonction érotique bien précise : le collant est le seul sous-vêtement qu'on peut déchirer violemment au moment crucial, sans culpabilité et avec une certaine volupté. Il est vrai qu'on ne songerait pas à déchirer un bas ou un porte-jarretelles, puisqu'ils ne gênent en rien l'accès et que le bas conserve une aura de luxe onéreux — ce qui est vrai, puisqu'aujourd'hui un beau bas coûte de cinq à dix fois le prix d'un collant. Au contraire, le collant est bon marché et de ce fait est un accessoire n'inspirant aucune crainte respectueuse. On trouvera donc amusant, c'est même la seule manière intéressante d'agir avec le collant, d'en finir brutalement avec cette barrière encombrante, surtout si elle est de couleur chair et qu'on ne porte rien en dessous, de

Lee Remick dans *Sanctuaire* de Tony Richardson, 1961.

Dany Carel,
en fleur de strip-tease.

jouer à reperdre sa virginité grâce à cet hymen de polyamide.

Plus on va la montrer nue, plus la femme va ressentir le besoin de se protéger, de placer un bouclier entre elle et le monde. Le collant lui tient lieu d'armure. Jusqu'au seuil des années 70, il cohabite pourtant avec le porte-jarretelles et les bas, qui gardent leurs adeptes, bien que, signe des temps, les jeunes filles prennent l'habitude d'enfiler le slip sous, et non plus sur, leur porte-jarretelles, le transformant ainsi, de vêtement ornemental, en barrière infranchissable. La couleur, rouge, bleu, vert, orange, et le motif, pois, fleurs, madras, rayures, cachemires et dessins psychédéliques, détrônent, tant pour le bas que pour le sous-vêtement, le noir, le blanc, le saumon le pastel et le chair. Ces couleurs psychédéliques n'ont plus rien à voir avec les chromos de *Paris-Hollywood*. Il s'agit à présent de gommer l'image du dessous des années 50, émouvant par ses dentelles fragiles, et la proximité qu'il entretient avec la peau des femmes, pour en faire, au nom d'un hypothétique retour au naturel, un vêtement comme les autres.

Le pantalon triomphe, devenant également pour les adolescentes un objet de désir. On le porte par révolte, par rejet d'une certaine féminité, symbole de soumission. Les sous-vêtements cherchent à se transformer en seconde peau : on invente le premier « body », collant intégral qui moule la femme des pieds à la tête, lui donnant une allure de rat d'hôtel. Cette tendance à l'enfermement complet, qui, ainsi que le fait remarquer Cécil Saint-Laurent, finit par faire éprouver aux femmes « l'impression troublante de se croire nue », reviendra périodiquement. Ainsi, on a vu le léotard, ce collant intégral qu'utilisent les danseuses, figurer dans les collections des créateurs de l'hiver 1991.

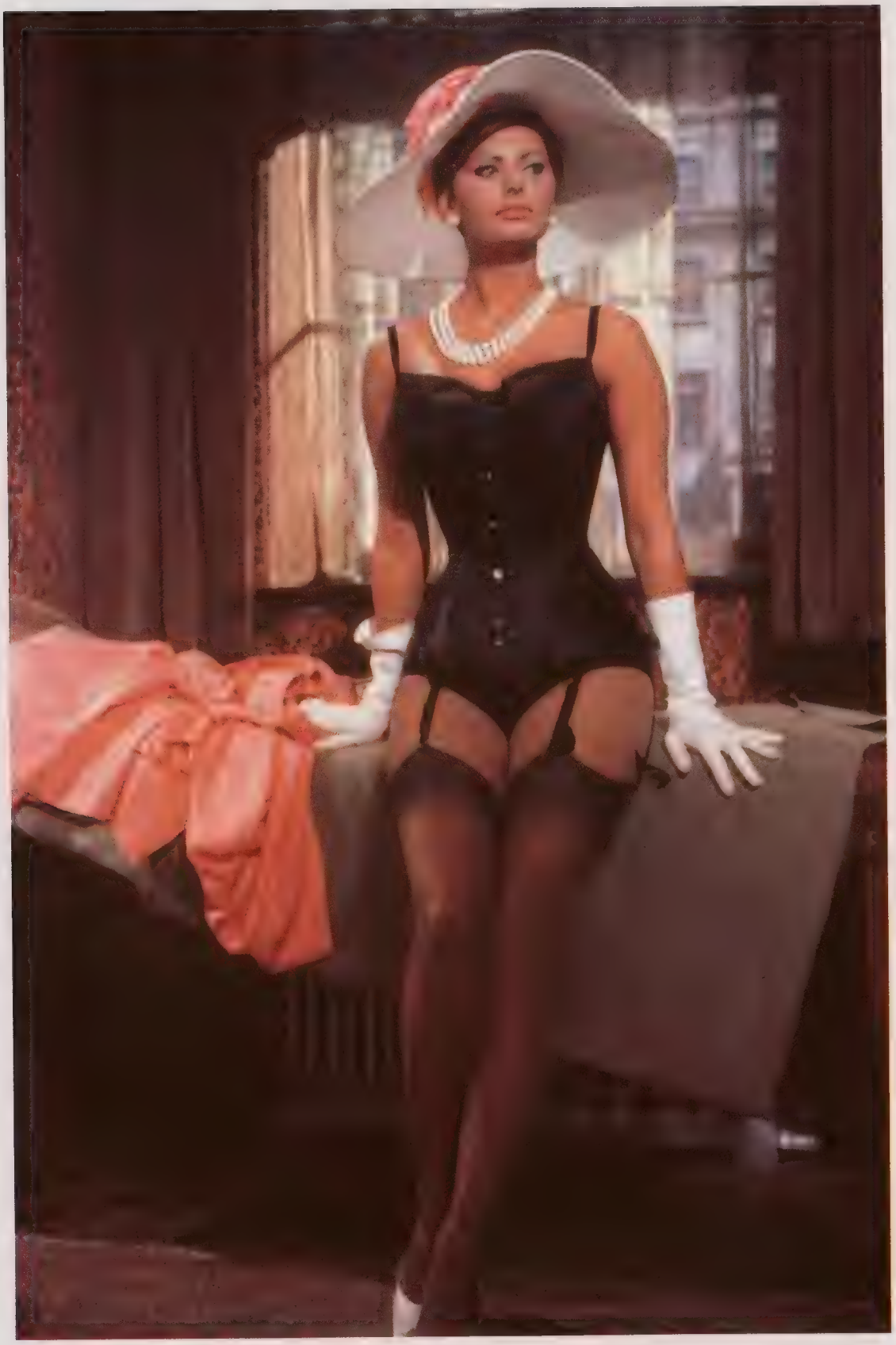
Les premiers bas qui tiennent tous seuls tentent une percée, mais n'obtiennent aucun succès. Le panty, aux jarretelles courtes et dissimulées, adopte toutes les longueurs, descend jusqu'aux genoux. Ainsi vêtues, les femmes ressemblent aux mannequins qu'on voit dans les vitrines des magasins de fournitures orthopédiques. Les corsetiers, dans un sursaut d'énergie, ouvrent en février 1965, au Parc des Expositions, le premier Salon de la Corsèterie et de la Lingerie féminine, qui luttera vaillamment durant quelques temps avant de déposer les armes dans les années 70. Au début des années 80, comme le porte-jarretelles, il reprendra sa place.

Sur les campus de Californie et dans les rues du Quartier Latin, on ne rêve que de changer la vie. San Francisco devient la capitale du monde et paix et amour sont à l'ordre du jour. Pour obtenir l'une et l'autre, il convient de casser les rôles.

Les hommes se laissent pousser les cheveux, les femmes s'enferment dans des collants ou des pantalons, et la tentation de l'androgynie est d'autant plus forte que le féminisme pointe son nez et qu'il faut à présent « brûler son soutien-gorge ». Comme dans les années 20, la femme se déguise en garçonne et la poitrine tend à disparaître. Il est plus pratique, dans ce cas, de ne plus avoir de seins. Et la silhouette qui prédomine en cette fin des années 60 est celle de Twiggy, le mannequin le plus maigre du monde, qui n'a ni seins, ni fesses, ni jambes, ni hanches ; celle de la « Shrimp », le mannequin Jean Shrimpton, surnommée « la Crevette » ; ou celle de la toute jeune Jane

Birkin. C'est la première fois, semble-t-il, que la femme cherche à s'affirmer en renonçant à ses traits féminins distinctifs. L'androgynie devient, pour certains, sexy. Comme si pour plaire aux hommes il fallait tout d'un coup leur ressembler. Les robes ne moulent plus rien, le pantalon se porte taille basse, c'est-à-dire sur les hanches, qu'il vaut mieux avoir étroites pour que ce soit seyant.

La femme à la chair drue, aux formes opulentes des années 50, a vécu. La planche à pain triomphe. Pour celles qui ont le malheur de ne pas être conformes aux critères de l'époque, l'enfer de l'exclusion commence et durera jusqu'aux années 80. Remarquons, car cela a son importance, que cette exclusion sera culturelle et non pas sensuelle. Par rapport aux années 50, la dissociation entre l'image de la femme et sa réalité s'est totalement inversée. Beaucoup se reconnaissent dans l'image androgyne proposée, mais pas toutes. Curieusement, les femmes pulpeuses n'entreront pas dans un grand désert sexuel. Elles continueront tranquillement à séduire. En silence. Et avec porte-jarretelles.



Sophia Loren,
la femme parfaite, dans
Les Dessous de la millionnaire
d'Antoni Asquith, 1960.

Guide du strip-tease chez soi
(extrait), par Libby Jones
Editions Tchou, 1969.
Illustrations de Brenot,
croquis de Abigail Maucotel.

« Debout, jambes écartées, vous contournez vos cuisses d'un pouce glissé sous les jarretelles (fig.1). Maintenant, prenez un tabouret, un sofa, un lit ou même une chaise, et asseyez-vous face à votre sujet, jambes de biais (elles sont plus élégantes sous cet angle). Allongez la jambe gauche, toujours en biais, pied tendu (fig.2). Dégrafez les jarretelles. Repliez les genoux, le droit plus haut que l'autre (fig.3). Saisissez votre bas entre le pouce et le majeur (attention : pas l'index), poussez-le jusqu'à la cheville, l'index (le voilà !) accompagne le mouvement, il suit la ligne flexible de votre galbe (fig.4). C'est le moment de retirer la chaussure avec les deux doigts qui vous restent (aidez-vous de l'autre pied si nécessaire). Retenez avec les orteils le bout de ce bas, et tirez (fig.5). Balancez l'objet toujours tendu, balancez la main, balancez le pied, souriez, puis dégagez le pied, et laissez tomber. Remettez vite votre chaussure. Asseyez-vous sur une fesse, contre la jambe nue, l'autre tendue le long du sofa (la chaise ne suffit plus) (fig.6). Dégrafez les jarretelles. Pivotez, appuyez-vous sur le coude, fléchissez la jambe habillée, portez le genou au menton, ou presque (fig.7). Enlevez votre chaussure de la main. Même méthode que précédemment : vous faites glisser le bas (le pouce, le majeur et l'index en sus) jusqu'à la cheville, puis vous tendez la jambe le plus haut possible (fig.8). C'est le moment critique. Vous retenez le bout du pied du bas, toutes griffes dehors et… (fig.9). Vous êtes toujours allongée sur le côté. Les genoux serrés, regard aérien, mettez-vous à genoux face à lui en vous tortillant juste ce qu'il faut. Penchez-vous en avant, tête droite, et dégrafez le porte-jarretelles (fig.10). Un coup de reins, vous voici assise sur les talons, genoux écartés, qui examinez cette franfreluche. Tendez-la entre les cuisses et balancez-vous de droite à gauche, lentement (fig.11). Il est temps de s'asseoir. Lancez une jambe, dégagez l'autre. Vous tendez le porte-jarretelles comme un voile devant votre sourire, et vous regardez par-dessus (fig.12). Puis vous jouez au lasso : vous empoignez l'objet par une extrémité, vous le faites tournoyer au-dessus de votre tête, vous le lancez à travers la pièce avec un cri de guerre. Attention : ne l'envoyez pas sans prévenir le partenaire. Ce projectile élastique, parsemé de métal, risquerait d'abattre sa concentration, sinon de le défigurer. »

Illustration publicitaire de Brenot pour la marque Florence.

fig.1

fig.2

fig.3

fig.4

fig.5

fig.6

fig.7

fig.8

fig.9

fig.10

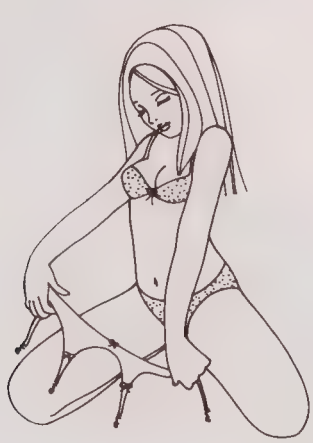


fig.11

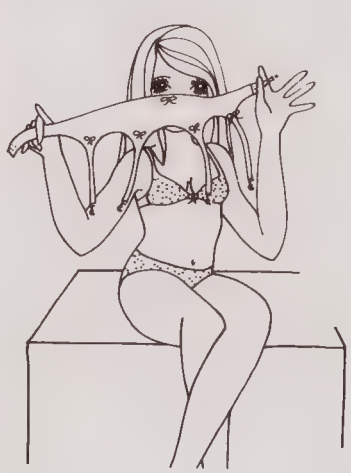


fig.12

1970
Le prix de la liberté

« Quand les mini-jupes ont fait leur apparition il y a plusieurs années, les hommes étaient commes des fous. Moi ça m'a inquiété parce que j'ai pensé : maintenant, ça ne peut pas monter plus haut, alors forcément, ça va redescendre. »

Bertrand Morane, dans *L'homme qui aimait les femmes*, FrançoisTruffaut, 1977.

Les livres d'histoire, c'est dommage, ne diront pas que les années 70 furent celles de la sexualité. Les deux décennies précédentes avaient été sensuelles. Avec la septième du siècle, nous abordons les choses sérieuses, ou plutôt la chose sérieusement. Laissons à Masters, Johnson et Kinsey les analyses savantes sur l'épanouissement des couples et les divers moyens d'y parvenir. Chacun fait ce qui lui plaît.

Disons que le sexe, sorti de l'ombre, cessa d'être une évidence pour se transformer en sujet d'étude. Passant brusquement du privé au public, il devint aussi démocratique, consensuel et administratif qu'une entreprise nationalisée. Des choses se passaient que tous ne comprenaient pas. D'où un grand vent d'enthousiasme et beaucoup d'erreurs.

En 1970, on s'envoie en l'air à bride rabattue, on expérimente, on brise, croit-on, les derniers tabous. Homme, femme, chat, chien, cheval, seul ou à plusieurs, avec du cuir, des roses ou des plumes, tout y passe. Mais plus on fera l'amour, plus on s'éloignera du sensuel.

Prolongation de la fureur de 68, les 70 officialisent les acquis : le féminisme s'installe, se développe, produit du bon et du mauvais dans ses excés. L'unisexe triomphe, mais pas l'unisexualisation. C'est le temps d'un étrange rapprochement entre les hommes et les femmes par l'adhésion à un idéal, ainsi que par le sexe et la mode. Si les hommes ont les cheveux longs, ils arborent aussi barbes et moustaches, signes distinctifs masculins par excellence. Et si leurs compagnes négligent le sous-vêtement, si elles s'habillent comme des garçons, elle ne renoncent pas à la jupe, qu'elles portent longue au début de la décennie, souvent à même la peau.

Bien sûr, sous la robe règne le collant. Très fermé. Le porte-jarretelles entame une longue traversée du désert, au terme de laquelle il resurgira, vivant certes, mais différent. Le collant semble un acquis que rien ne va pouvoir détrôner. En matière de vêtements, après les délires psychédéliques, on revient à une certaine sobriété mais déja, et ce phénomène dure encore aujourd'hui, il n'y a plus une mode qui impose telle ou telle tendance dont il est dangereux de s'écarter, mais des modes qui s'emparent d'un gigantesque marché, celui des jeunes, car les années 70 sont celles de la jeunesse à plus d'un titre.

N'oublions pas que jusqu'alors, le monde était fait pour les gens de trente ans. A vingt ans on n'était au mieux qu'un jeune con prometteur. La majorité n'était pas acquise à dix-huit mais à vingt et un ans, ce qui signifiait entre autres que si vous partiez avec un

Page précédente :
Raquel Welsh, fabuleuse sorcière dans *Myra Breckinridge* de Mickaël Sarne, 1970.

bel hidalgo qui déplaisait à vos parents, ceux-ci pouvaient vous faire rechercher et ramener chez vous entre deux gendarmes.

Tout change avec cette décennie où les adolescents, comme aujourd'hui les bébés, deviennent enfin des personnes.

Avant le droit de vote, la conquête du pouvoir par les jeunes commence donc par le vêtement. Plus de cravates, mais des chemises à fleurs, plus de tailleurs mais du folklore (indien, gitan, népalais, tibétain, etc.) La mini revient après une éclipse, cohabitant avec le pantalon, la jupe normale, la maxi. Déjà, quelques exentriques font du rétro, s'habillant à nouveau comme au début des années 60. Quant au sous-vêtement, il a perdu son sens. Il n'est plus un vêtement ludique, qu'on choisit et qu'on a plaisir à porter pour sa beauté. On enfile un slip par hygiène (le soutien-gorge est devenu une relique) et peu importe sa couleur, sa matière ou sa coupe. Parfois même on n'en porte plus du tout. Le vêtement à même la peau, jouant de la transparence, redéfinit une forme très directe d'accessibilité qui convient à l'époque.

Le porte-jarretelles entre alors au musée. Plus personne, croit-on, ne veut porter ce ridicule harnachement. Par delà le phénomène de mode, les prétextes de confort et de liberté invoqués pour justifier le collant, c'est un siècle d'histoire des femmes qui se clôt par l'abandon du « petit appareil » de monsieur Dedieu, ce système qui sous toutes ses formes a tant fait rêver les hommes, parce qu'il barre une zone du corps féminin qui jusqu'ici avait été totalement dénudée ou totalement fermée. Symbole de la soumission de la femme à l'homme, objet de dérision devenu antinomique de l'orgasme feminin

Quand le collant se déguise en porte-jarretelles. Une sensation particulière pour amateurs d'inédit.

(comme si nos mères et nos grands-mères n'avaient jamais connu la jouissance du simple fait qu'elles n'en parlaient pas et portaient des porte-jarretelles), il est honni, méprisé, rejeté. On veut jouir sans entraves, au propre et au figuré, comme les hommes — et qu'y a-t-il d'intéressant à jouir comme des hommes quand on est une femme ? —, on ergote des heures durant pour savoir si on est vaginale ou clitoridienne, on parle tellement de sexe qu'on en oublie presque de faire l'amour. Tout cela est follement amusant mais, il faut bien le dire, pas très excitant.

Quelques jeunes pervers et vieux obsédés, qu'ils en soient remerciés, n'en démordent pas. Grâce à eux (car s'il est vrai qu'enfiler des bas peut-être un plaisir solitaire, les ôter en est un qui ne prend son sens qu'à deux) certaines inconditionelles héroïques s'accrochent au « petit appareil » de Monsieur Dedieu. Elles ont du mérite, car le porte-jarretelles, comme en temps de guerre, est devenu une denrée rare. On n'en fabrique plus et, de toute façon, trouver des bas réclame à présent des trésors de patience et d'ingéniosité. Pour renouveler son stock, il faut chiner aux puces ou s'adresser à quelques spécialistes restés fidèles aux femmes et à leur lingerie, notamment la maison Cadolle, qui durant cette traversée du désert n'a jamais cessé de fabriquer et de vendre des porte-jarretelles.

Poupie Cadolle raconte qu'elle participa en 1975 à une émission de radio où elle se trouva opposée aux Panthères Roses, groupe féministe dont la grande cheftaine était alors Eve Ruggieri : « J'étais probablement la seule personne en France à pouvoir parler du porte-jarretelles, parce qu'on n'en trouvait plus. Lorsque j'ai dit que je continuais à en vendre parce qu'il y avait encore des femmes qui adoraient ça, et pire encore, que les hommes venaient chez moi en acheter pour leurs petites amies, j'ai dû faire face à un flot de remarques acerbes et affronter les railleries des féministes. »

Le porte-jarretelles, contraint à la clandestinité, subit un curieux renversement de sens. A l'origine objet utile (n'oublions pas qu'il tenait avant tout le bas), conciliant le sensuel et le pratique, il est détrôné par le collant. Par cette grâce, il devient un étendard, une oriflamme, l'affirmation d'un art de vivre et d'aimer, une déclaration d'intention, et cela aussi bien de la part de celles qui s'obstinent à en porter que de ceux qui ne cessent de pester contre le collant. Le porte-jarretelles est devenu un lien secret, puissant entre l'homme et la femme. Il devient signe de reconnaissance d'une confrérie d'initiés et acquiert une dimension symbolique qu'il n'avait jamais eu jusque là.

Au cinéma, on voit encore quelques porte-jarretelles — bien qu'en ces temps d'excès, il interesse moins que le nu — principalement dans les films de Truffaut, qui passe tour à tour pour le dernier des machos ou le premier des nouveaux romantiques.

On le trouve également à Pigalle, sur les prostituées et dans les sex-shops où il est vendu au même titre qu'un vibro-masseur. Tel est le sort des clandestins. Jusqu'à l'orée des années 80, le porte-jarrretelles sera ravalé, dans l'imaginaire du plus grand nombre, au rang d'accessoire sexuel, réservé aux allumeuses, aux femmes sousmises, aux péripatétitiennes. Or justement, par une sorte de puritanisme à l'envers, on ne veut plus d'accessoire, ou alors pour s'amuser et non pas pour jouer. On veut le sexe nu, brut,

Laura Antonelli dans *Malicia* de Salvatore Samperi (1973) ou le trouble des amours ancillaires.

nature, « sain », comme si dans ce domaine l'homme et la femme avaient brusquement perdu la faculté de rêver, de fantasmer pour se satisfaire uniquement de consommer. Et on consomme. Beaucoup.

Lorsque le porte-jarretelles réapparaît dans les pages des magazines, c'est en tant qu'accessoire rétro ou « rigolo » qu'on le « redécouvre » ; par exemple sur les jambes de Jane Birkin (qui chanta ces années-là *Les Dessous chics* avec Gainsbourg) dans un *Paris-Match* de 1973.

Quant aux hommes, ils ont toujours les cheveux longs. Brouillant toujours plus les signes extérieurs de distinctions sexuelles, ils accentuent l'équivoque et reprennent à leur compte l'objet rejeté par les femmes. Après Woodstock, en 1969, puisqu'il devient difficile d'imaginer Janis Joplin en porte-jarretelles, on va retrouver ce sous-vêtement sur les hommes, au cinéma, sur les scènes rock, et même dans la rue. Le travesti, qui n'est plus forcément signe de perte de virilité, devient une image courante. Certains jeunes gens se déguisent en femme juste pour voir « comment ça fait ». La transformation androgyne paraît alors complète. Est-ce une fille ou un garçon ? Bien des gens semblent avoir du mal à répondre à cette question.

Que font les femmes pendant que les hommes enfilent des porte-jarretelles ? Elles s'occupent. D'elles, de leur corps, de leur tête, de leur métier, de leurs orgasmes. Et plus les femmes luttent en ces années confuses pour des droits qu'elles estiment justes, et beaucoup le sont, qu'il s'agisse de salaire, de contraception ou d'avortement, plus son image achève de se dénuder. Pas une seule pub ou l'on ne révèle un sein ou un bout de fesses, plus un seul magazine où telle star ne se dévoile entièrement. Paraître nue dans *Lui* (affublée d'ailleurs de sous-vêtements affriolants et de porte-jarretelles, ce qui aurait dû donner à réfléchir sur la profondeur des changements en matière de mœurs), chose impensable dix ans plus tôt et suicidaire pour n'importe quelle carrière, devient un passage obligé vers la gloire. Montrer ou ne pas montrer, telle est la question que se posent toutes les actrices.

Le cinéma porno, qui n'en est pas encore à se décoder sur Canal plus, lutte lui aussi pour son droit à l'existence. Sur les plages, le monokini est de rigueur. Le sein libre se banalise. Dans les pages des revues lestes, même le sexe de la femme, offert à tous les regards, cesse d'être un mystère.

Quand on s'est mise à nu, il ne reste plus qu'à se rhabiller. Et c'est ce qui va se passer.

Entendons-nous une fois pour toute sur le féminisme. Il est de bon ton aujourd'hui de confronter tel ancien ministre des droits de la femme à d'aimables nymphettes nostalgiques du pincement de fesse. Ce qui se dégage de ces entrevues animées est certes pittoresque à regarder mais ridicule à entendre. Il est de bon ton également, en cette époque où l'on fait la cour à son écran de Minitel, d'accuser les femmes et le féminisme d'avoir tué le désir des hommes, la morale et les valeurs solides, travail, famille, patrie.

Disons que le féminisme, comme la démocratie, a été une bonne chose, faute de mieux. L'idéologie poussée a l'excès, ainsi qu'il arrive souvent, s'est pourrie, et la facture à payer est lourde pour les femmes de la génération de 68 autant que pour les nymphettes précitées. Celles-ci ont tout à fait le droit de se révolter contre la bêtise de certaines de leur prédécesseurs, mais sûrement

Liza Minelli, réinvente Berlin dans *Cabaret*, de Bob Fosse, 1972.

Jane Birkin dévorée des yeux
par Jean Pierre Marielle dans
Comment réussir quand on est con et pleurnichard
de Michel Audiard, 1972

pas celui d'oublier qu'elles ont ce droit aujourd'hui à cause de ces femmes qui ont ouvert la voie.

L'histoire, malheureusement, ne sait pas avancer droit. Elle doit revenir en arrière, détruire et cracher sur ce qui a été établi pour pouvoir repartir de plus belle. Les précurseurs, hommes et femmes, dans les domaines de l'art, de la science et de l'esprit, n'ont pas attendu tel ou tel mouvement pour n'en faire qu'à leur tête contre vents et morales. Ils ont toujours existé, ils existeront toujours. Soyons lucides, donc humbles, nous gagnerons du temps. Il est vrai que l'égalité ne se réclame pas, qu'elle se prend ou se « pratique ». Les filles de 68 n'auraient rien été sans les égéries de Saint-Germain des Prés qui ne brûlaient pas leur soutien-gorge mais leurs vie par les deux bouts, qui elles-mêmes n'auraient rien pu faire sans les résistantes de la Deuxième Guerre mondiale , qui elles mêmes n'auraient rien compris si les Suffragettes... et ainsi de suite à l'infini.

Convenons que les nymphettes ont autant raison que les autres sur le fond, quand elle disent : « Le féminisme, c'est quoi ? Est-ce qu'on parle de masculinisme ? » En revanche, elles n'ont pas le droit, sous prétexte de voir leurs efforts réduits à néant, d'oublier d'où elles viennent et elles ont le devoir d'arrêter le cycle infernal qui consiste à rejeter la faute sur la génération précédente — ce que les femmes de 68, malgré leur bel entrain, n'ont pas réussi à faire — et de reconstruire des rapports cohérents entres hommes et femmes sans rayer l'acquis dont elle profitent amplement. Il importe à présent qu'elles cessent de s'affirmer contre-féministes pour se définir comme femmes, et pas au sens *Marie-Claire* du terme. Tout ceci, pourrait-on penser, nous éloigne du sujet. Pas du tout. Car toutes les femmes, jeunes nymphettes, je dis bien toutes, même celles qui ne le savent

pas, aiment se faire pincer les fesses. Mais pas forcément n'importe comment, ni par n'importe qui.

Pour certaines femmes, le féminisme a été un prétexte pour oublier leur féminité. Pour d'autres, conquérir des droits ne signifiait pas forcément diminuer ceux de l'homme, ni surtout perdre ceux qu'elles possédaient déjà. Le principe devait être une addition, non une soustraction. « Enchanter pour être enchantée », pour citer Cecil Saint-Laurent, est un droit que la femme s'est retiré, le jugeant incompatible avec le fait d'être aimée sans artifice. Ce qui prouve qu'à force de se regarder le nombril, elle avait oublié qu'elle ne vivait pas dans un monde d'Amazones et que la compagnie des hommes lui était indispensable.

Certaines s'en souvenaient. En 1976, Sabbia Rosa ouvre rue des Saints-Pères, juste en face de la Librairie des Femmes, une boutique de lingerie fine. Dans les vitrines, bas et porte-jarretelles de soie sont à l'honneur. Provocation ? « Au début, les réactions ont été terribles. Les femmes rigolaient, faisaient des réflexions acides, j'entendais des commentaires incroyables, certaines disaient : Il faut avoir un amant pour porter des trucs pareils, déclare Sabbia Rosa. Finalement ces femmes (les féministes) se sont avérées extraordinaires, intelligentes, et même clientes. On a éduqué les femmes. Quand elles prenaient une jolie parure, on leur a appris à acheter le porte-jarretelles, elles n'avaient plus l'habitude de le porter. Et elles se sont rendu compte qu'il y avait un confort à avoir des bas. Sabbia Rosa, c'est avant tout la couleur. Les gros industriels ont fini par y venir et j'ai retrouvé certains de mes modèles l'année suivante chez eux. Ça ne me gêne pas si ça peut aider les femmes à réapprendre à s'habiller et à se déshabiller. Ce qui me plaît dans cette boutique, c'est que les femmes viennent choisir, composer elles-mêmes leur

Geneviève Fontanel dans
L'homme qui aimait les femmes
de François Truffaut, 1977.
Dans la boutique de lingerie.

parure. Ici, c'est comme un boudoir. Je ne veux pas que ce monde de femmes, d'artisanat et d'esthétisme, disparaisse. »

Au même moment, Chantal Thomass, qui déclare ne s'être jamais sentie brimée en tant que femme et affirme avoir été peu concernée par les remous féministes des années 70, lance une collection de lingerie où l'on retrouve guêpières, serre-taille et porte-jarretelles. Avec humour elle dit avoir été inspirée « par les sous-vêtements de Pigalle ; la lingerie de pute, je trouvais ça amusant. » Grâce à elle, seule parmi les créateurs, ces mousquetaires de la couture, à proposer des dessous, la lingerie revient au goût du jour, retrouve sa place dans la mode.

Les femmes, et non plus les hommes comme au temps de Poiret ou de Courrèges, reprennent alors le flambeau sensuel, relancent le jeu, inversent les tendances, offrent à nouveau à leurs consœurs une image séduisante d'elles-mêmes.

Il n'en faut pas plus pour ouvrir la brêche, pour conjurer les excès. Même les militantes de jadis se rendent compte qu'elles ont perdu au change, qu'elles ont laissé derrière elle quelque chose. Cette fameuse spécificité féminine, qu'elle s'appelle sensualité ou séduction, sans laquelle plus rien ne passe vraiment entre les deux sexes.

Timidement d'abord, puis de plus en plus ardamment, la lingerie flambe. Les femmes osent à nouveau séduire, certaines spontanément, d'autres poussées par leur compagnon, d'autres enfin pour les plus mauvaises raisons du monde, dans l'espoir qu'un porte-jarretelles de soie pourra leur apporter ce qu'elles ne savent pas trouver. Après dix années de désaveu sensuel, dix ans d'engouement pour le collant, le grand balancier de l'histoire du vêtement repart dans l'autre sens. A bas les pataugas et les robes sacs. Vive le sexy !

Pour la première fois sans doute dans l'histoire du sous-vêtement, un accessoire démodé, dépassé revient par un biais étrange, non pas celui de l'utilitaire ou de la mode, mais celui du sensuel. Pour le jeu érotique, tout simplement. Un nouveau porte-jarretelles renaît de ses cendres.

Dans *La Clef* de Tinto Brass (1984), Stefania Sandrelli prend le risque de se montrer dévêtue à quarante ans. Le film est devenu culte, annonçant la flambée sensuelle des années 80 et le retour du porte-jarretelles.

Le porte-jarretelles fait-il l'homme ?

En ces années, l'homme en porta puisque la femme n'en portait plus.
Mick Jagger monte sur scène maquillé, féminisé. Michel Piccoli, Helmut Berger apparaissent au cinéma en porte-jarretelles, Tim Cury triomphe à l'écran et en bas résille dans un film culte : *The Rocky Horror Picture Show*. Ils ne sont pourtant pas les premiers, puisque dès 1959, Jack Lemmon et Tony Curtis exhibent d'affriolantes gambettes gainées de soie dans *Certains l'aiment chaud*. De David Bowie à Polnareff — qui, habillé en femme, montra ses fesses, par ailleurs fort jolies, sur les murs de Paris bien avant Myriam —, le rock des années 70 est androgyne.
Chassez la femme, elle reviendra par l'homme.
On peut se demander si par ce renversement, les hommes des années 70 ont voulu revendiquer un droit à la fragilité, emblème éternel (mais erroné) de la féminité, et se rapprocher ainsi des femmes, changer définitivement les rôles en devenant hommes objets et s'approprier les qualités généralement attribuées à leurs compagnes. Ou si, plus simplement, ils ont voulu obéir au vieux réflexe masculin (celui qui poussait les prisonniers de guerre à se déguiser en femme dans leurs spectacles) qui consiste à réinventer la femme, à recréer son image dès qu'elle est absente (ou en l'occurrence, démissionne de son rôle) ; la sexualité masculine ayant cela de particulier qu'elle se nourrit de cette représentation et a besoin du support visuel pour exister.
A moins qu'il ne se fut agit là d'un véritable boule-versement des mœurs ? Si réponse il y a , elle est ambiguë, car à vrai dire, les hommes n'ont pas changé le fonctionnement profond de leur libido, même s'ils ont, pour certains, évolué dans leurs modes d'approche en ces temps où la pilule transforme le jeu sexuel, où le « machisme » est devenu une tare.
De cette époque également date l'ampleur du mouvement gay, la revendication de l'homosexualité ou de la bi-sexualité. Les hommes et les femmes n'ont certes pas attendu les années 70 pour s'aimer entre personnes du même sexe.
L'homosexualité est vieille comme le monde. Il est néanmoins curieux de voir qu'ils ont attendu le féminisme pour se structurer et apparaître au grand jour. Combat de minorités opprimées. On l'a dit, mais en réalité, ce qui casse alors — et ce qui ne s'est pas raccommodé si l'on en juge par les rapports des sociologues et les articles atterrants qui foisonnent dans les magazines sur le grand problème des années 90 : les relations entre les hommes et les femmes — c'est un modèle de société. On en cherche un autre, mais on ne sait plus comment vivre, ni qui aimer, s'il faut vivre en couple ou en communauté, s'il faut faire des enfants ou se consacrer à sa carrière. Le résultat est que la plupart des adolescents de cette époque ont fini par faire comme leurs parents, vivant une jeunesse débridée avant de s'installer en couple, de se jurer fidélité et de fonder un foyer. La différence, et elle est de taille, c'est que ce destin n'est plus l'apanage des hommes. Les femmes se sont appropriées ce mode de vie et c'est ainsi que le monde a changé.

A droite :
Michel Piccoli et Gérard Depardieu dans *René la Canne* de Francis Girod, 1976.

Ci-dessous :
Helmut Berger dans *Les Damnés* de Luchino Visconti, 1969.

chapitre **6**

1980
La reconquête

« Sans ces froufrous et ces falbalas,
la vie serait toujours aussi courte, mais nettement plus triste.
L'avenir de la baise tient à un fil : celui d'un porte-jarretelles. »

La Cicciolina, *Les Recettes de l'amour.*

Apparition, disparition. Comme un lapin sortant d'un chapeau, le porte-jarretelles semble toujours surgir au moment où l'on a besoin de lui. Restons calmes. Les femmes ne se sont pas ruées du jour au lendemain sur les boutiques de lingerie pour s'acheter guêpières, serre-taille et bas. Le mouvement fut plus subtil et plus lent.

Les protestations des hommes ont joué un grand rôle, bien que les femmes s'en défendent. A force d'entendre ressasser que rien n'était moins sexy qu'un collant, les femmes ont commencé à se poser des questions. Les droits fondamentaux étant acquis, la fièvre féministe est retombée, et avec elle la fièvre d'exploration sexuelle. A l'approche de la trentaine, les enfants de 68, poussés par une génération montante qui tenait pour acquis tout ce pour quoi eux s'étaient battus, se sont rendus compte que le bilan n'était pas aussi positif qu'ils l'avaient escompté. Des changements nécessaires étaient intervenus, un équilibre avait été rétabli en faveur des femmes, mais l'ère du Verseau n'était pas arrivée. On avait bousculé les mœurs et la culture, on n'avait pas changé la société. Que restait-il à l'orée des années 80 ? Un monde qui, selon le magazine *Actuel* s'annonçait « gai, actif et technologique ».

Un monde où l'on rêvait à nouveau d'amour et de séduction, un monde où le sexe brut était de plus en plus intégré culturellement — par le biais des magazines et des films pornos, que tous lisaient ou regardaient plus ou moins au grand jour — et de moins en moins pratiqué, au point que certains firent de la chasteté leur cheval de bataille. « Plutôt rien que tout et n'importe quoi » fut leur devise. La Carte du Tendre fut réhabilitée. On ne parlait plus de sexe, mais d'amour. Et, comme en 70, on glosait, ergotait, pérorait, mais on le pratiquait de moins en moins, d'autant que le sida était venu porter une sale ombre au tableau.

La génération du baby boom, qui n'avait pas compris que l'Histoire est circulaire et qu'après le beau temps vient toujours la pluie, se retrouvait à la dérive, sans compas ni sextant, en plein océan, et ce n'est pas un hasard si leurs enfants, qui ont grandi dans ce monde flottant ne jurent que par *Le Grand Bleu*. Un monde avec des idéaux humanitaires tenant lieu d'humanisme, où brusquement les rapports entre hommes et femmes, qui auparavant, chacun se cantonnant dans son rôle, avaient été très clairs, devenaient soudain, par le simple fait que les femmes avaient acquis une autonomie professionnelle, financière et sociale, infiniment complexes.

On a dit que les femmes avaient fait fuir les hommes en se comportant comme eux.

Page précédente :
Serre-taille, collection Plume de la maison Aubade.

Yvette et André discutent d'une autre nouvelle création non seulement de l'aspect de ce modèle mais comment le mettre et l'enlever!

Prix de l'ensemble
(Modèle No 2274) F456

Prix (Modèle No 2275) F169

Prix (Modèle No 2276) F165

Prix (Modèle No 2277) F125

Prix (Modèle No 2278) F119

Bas couleur chocolat voir page 28

Prix (Modèle No 2371) F175

Prix (Modèle No 2280) F249

Prix de l'ensemble
(Modèle No 2281) F269

Bas noirs voir page 28

Prix (Modèle No 2362) F275

Catalogue Fluanne ou la lingerie sexy par correspondance.
Le sex-shop à domicile, discret.

Les Mariées en guêpière
blanche de Chantal Thomass,
collection été 1984.

On a dit que les hommes avaient démissionné et perdu leur assurance sous prétexte que les femmes les avaient obligés à s'occuper des enfants et à faire la vaisselle. On a dit tout et n'importe quoi, on a analysé et disséqué les deux décennies qui viennent de s'écouler, on a conclu au malaise. Le retour au futile, à la lingerie et au porte-jarretelles, dont les historiens de la mode diront à juste titre qu'il était prévu et inévitable, apparut comme une des armes pour lutter contre ce malaise, contre l'étrange crise amoureuse que notre société semble traverser.

Les femmes voudraient qu'on leur fournisse des recettes pour attraper un homme comme on leur en offre pour perdre trois kilos, obtenir un teint de lys ou se débarrasser de leurs vergetures. Serait-ce si difficile d'aimer un homme et de s'en faire aimer, qu'on ait à présent besoin d'un guide ?

« Y'a plus d'hommes », hurlent les conquérantes. En quoi ces malheureux seraient-ils plus responsables que nous et soudain chargés de tous les pêchés ? « On leur fait peur », brâment-elles. Pauvres naïves, on leur a toujours fait peur. Au mieux, le féminisme a permis à certaines femmes d'apprendre à certains hommes à avoir moins peur des femmes. « Que faire ? », crient-elles. Savoir qu'ils aiment avoir peur, car la peur est un frisson, une émotion, quelque chose qu'il faut dominer, une rivière à traverser, un exploit à accomplir.

Tout a recommencé par quelques femmes, lassées de la culotte modèle *Petit Bateau*, qui ont repris le chemin des boutiques de lingerie. Les jeunes notamment, garçons et filles, qui découvraient un nouveau jouet totalement inconnu. Puis quelques bas et porte-jarretelles ont refait une apparition dans les magazines. La mode a suivi. Et par le biais de la presse, le nouvel engouement fut consacré.

1980, dit Chantal Thomass, fut l'année des guêpières. Elle en vendait alors cent par mois. Prises de folie, toutes en achetaient. Puis ce fut le tour des parures, slip, soutien-gorge et porte-jarretelles. « Si les femmes sont revenues aux guêpières et porte-jarretelles, dit la créatrice, c'est d'abord pour se rassurer, pour se conformer à la mode plutôt qu'au désir des hommes. » Grande prêtresse de la reconquête du sous-vêtement, Chantal Thomass fut ensuite amplement copiée et imitée.

Les fabricants, ragaillardis, se remirent à fabriquer, et l'on vit aux étalages de la jolie lingerie à des prix abordables. Les adolescents purent recommencer à rêver en feuilletant le catalogue des Trois Suisses et de La Redoute, puisqu'à côté des traditionnelles rangées de gaines, on y trouve maintenant tout un assortiment de guêpières et de porte-jarretelles.

En 1983 pourtant, en un sursaut de bienséance, Yvette Roudy, alors Ministre des Droits de la Femme, interdit pour cause de sexisme la célèbre publicité d'Aubade où l'on voit la main d'un homme sur la cuisse d'une femme en soutien-gorge et porte-jarretelles — encore ne s'agit-il pas d'un véritable porte-jarretelles, mais d'un slip agrémenté de jarretelles. Qu'importe, le haut du bas dévoilé sème le trouble chez les féministes. Peine perdue, à partir de 1985, la femme-femme est de retour. On encense les pulpeuses, on vante les mérites des rondes, on sanctifie les formes. On va même porter le dessous dessus pour ne rien cacher de ses appas.

Paradoxe, c'est à peu près à cette époque

que le body, sexy en haut mais très fermé en bas, fit son apparition, compensé immédiatement par le string, pour la ville comme pour la plage. On vit également des excès en tout genre : guêpières strassées importables, sous-vêtements dignes de Pigalle. Et puis la flamme baissa, on revint a des critères plus mesurés, mais sans renoncer au plaisir du dessous.

Alors certes, la lingerie est de retour. On veut des belles matières, même le coton doit être mignon et sexy. On porte des caracos en soie, des bustiers de dentelle, des balconnets, des strings, des slips brésiliens, des petites combinaisons, des body ajourés. On assiste même, en 1991, au retour de la petite gaine, sans jarretelles, qui se dissimule sous la forme d'une culotte prenant les hanches et la taille. Jusqu'au collant qui, pour suivre le mouvement, ne sait plus quoi inventer — couture, résille, strass papillon, même le collant ouvert aux endroits stratégiques imitant le bas et le porte-jarretelles — pour jouer la carte des sens. Comme pour le vêtement, en dessous tout est permis et à chacun sa mode.

Celle des sous-vêtements est présente au Salon de la Lingerie, qui se tient régulièrement depuis quelques années à la Porte de Versailles. Cet événement, de plus en plus médiatisé, se veut un lieu de rencontre et d'exposition pour les fabricants, mais il faut bien dire qu'il est surtout, malgré les contrôles stricts exercés par les organisateurs, un paradis pour voyeurs. Il suffit pour s'en convaincre de voir les mannequins, pas très à l'aise, défiler sur le grand podium central et sur les stands en petite tenue, sous l'œil goguenard des acheteurs, en grande partie masculins. En slip, body, collants, soutien-gorge ou nuisette, les belles, qui peuvent se croire en maillot de bain, parviennent à se tirer avec grâce de leurs évolutions. Dès qu'elles arborent un porte-jarretelles, une guêpière, ou un serre-taille, on dirait qu'elles ne savent plus marcher. A quelques exceptions près, elles n'ont qu'une hâte, celle de bâcler leur trois petits tours et de s'en aller. D'ailleurs la plupart des fabricants charitables fournissent à leurs mannequins des collants de couleur chair, invisibles sous les bas et le porte-jarretelles. Les jeunes filles se sentent ainsi moins nues, moins exposées sous les regards impitoyables.

Le dessous, pourtant, n'a plus le même sens. Déjà, créateurs et fabricants voient poindre les méfaits du « cocooning » et annoncent le retour de la culotte et de la chemise en coton. Fragile équilibre. Ayant perdu leur évidence, la guêpière, le porte-jarretelles, le serre-taille sont devenus des instruments qu'on peut utiliser de diverses façons.

Les adolescentes, par exemple, n'ont pas d'états d'âme. Elles ont compris et accepté que les hommes aimaient ça et que dans le jeu de la séduction, le porte-jarretelles était un plus. Vivant depuis toujours dans un monde où le jean et la petite robe noire moulante cohabitent sans heurts, elles ont intégré le porte-jarretelles comme accessoire de séduction, au même titre que les paillettes ou les faux cils. Elles vont en acheter avec leur copines ou leur petit ami, et la première fois, elle ne savent pas les mettre, ce qui fait sourire gentiment les vendeuses des boutiques de lingerie.

« Le porte-jarretelles, c'est un grain de folie qu'on peut se permettre exceptionnellement, nous raconte Muriel, quinze ans. Quand tu en portes, il se passe plein de choses dans ta

Supervixens de Russ Meyer, 1975. Ce cinéaste américain, fou de belles poitrines, caricature la femme opulente et annonce son retour.

tête, ça engendre un délire secret, physique et mental. Tu mates un mec qui te plaît dans la rue et lui ne te regarde pas parce qu'il croit que tu es une fille comme les autres. Et là, toi tu te dis : Ben mon vieux, je suis plus sexy que tu le crois ! C'est satisfaisant, un truc comme ça. Mais quand tu y repenses, tu te dis quand même : Tu as fait la maligne avec tes bas, mais tu les as quand même mis sous un jean, hein ? »

Les Lolitas d'aujourd'hui n'hésitent effectivement pas à porter des bas sous un jean, ce qui peut sembler une aberration pour les puristes, mais permet de redonner à leurs compagnons le plaisir de la découverte et de joindre à la surprise le décalage amusant du mélange de matières et de genre. Ce qui ne les empêche pas par ailleurs d'exhiber caraco et bustier et même parfois leurs jarretelles signées Jean-Paul Gaultier portées bien en vue avec un short ou une gaine, puisqu'aujourd'hui, de Lio à Madonna, dont le porte-jarretelles du clip *Justify my Love* n'effraie plus que les Américains et le Pape, on aime à s'afficher sexy en montrant ses dessous, sur scène comme dans la rue.

Viennent ensuite les fanatiques. Celles qui ne portent que ça. Soit parce qu'elles sont très grandes et minces et qu'elles ont des problèmes avec les collants : ils tirent, ils plissent et elles n'arrivent jamais à trouver la bonne taille. Soit pour une question de confort, parce qu'elles trouvent que rien n'est plus désagréable qu'un collant dont les fils synthétiques s'impriment dans le haut des cuisses quand elles restent assises trop longtemps, et qu'elles n'aiment pas se sentir enfermées. Soit encore parce qu'elles en ont

A gauche : Coordonné fleuri, catalogue Quelle.

A droite: Election de Miss Porte-jarretelles.

porté jeunes filles, jeunes femmes, et qu'il n'est pas question d'y renoncer ; ces femmes d'un certain âge portent d'ailleurs plus volontiers la gaine que le porte-jarretelles. Elles aiment ça, parce que c'est plus pratique — oui, ces femmes existent ! —, plus agréable, un point c'est tout. Et en plus, c'est joli.

Il y a les intérimaires. Elles en ont un dans leur garde-robe, comme on a un boa, un chapeau, un collier de perles. Elles pratiquent l'érotisme-minute, le portent pour une soirée, ou simplement pour une nuit, comme un déguisement pour séduire l'homme de leur choix.

Il y a les sereines. Celles qui n'ont jamais cessé de porter serre-taille, guêpière ou porte-jarretelles, et l'intègre parfaitement à leur vie, sans pour autant se priver du collant. Elles savent qu'il est un art de vivre, qu'il faut le porter quand on se sent bien car il rend plus belle, même s'il ne se voit pas. Il donne une autre allure. Avec lui, on bouge et on s'asseoit différemment, on a conscience de l'existence de son sexe, de sa croupe et de ses hanches, de sa peau, de sa taille prise. Il est comme un aphrodisiaque. D'ailleurs, ces femmes-là savent que tout dans la vie peut être érotique et, même en collant, même en pantalon, elles donnent l'impression d'avoir des bas et un porte-jarretelles.

Enfin, les indifférentes, celles qui n'en portent jamais. Par souci d'économie, par désintérêt de ces vêtements qui ne se voient pas, ou par refus forcené d'entrer dans le jeu du dessous affriolant, au nom d'un principe féministe qui veut qu'on n'a pas besoin de « ça » pour séduire. Qui a

A gauche :
Marianne Sagebrecht, héroïne dodue du *Bagdad Café* de Percy Adlon, 1987.

A droite :
Cindy Lauper fluo.
Madonna lance la mode sexuelle sur scène. Le rock emboîte le pas.

parlé de besoin ? Il s'agit de plaisir, mais celles-ci ne le savent pas.

Ces femmes sont la majorité. D'après les statistiques, cinquante-quatre pour cent des Françaises n'achètent jamais de lingerie fine — seules trois pour cent d'entre elles achèteraient des portes-jarretelles, guêpières ou serre-taille. Sur celles qui en achètent, soixante-huit pour cent invoquent l'hygiène, quinze pour cent seulement parlent de sensualité. D'ailleurs le porte-jarretelles ne figure même pas en nom propre dans les statistiques de vente de lingerie. Il est noyé dans la rubrique « autres sous-vêtements », contrairement au bas qui lui, s'intègre dans les statistiques articles chaussants ; mais il est vrai que l'engouement pour le bas qui tient tout seul est très fort, particulièrement chez les jeunes filles, et pourtant « ces élastiques gênent la circulation du sang et amènent toujours le gonflement des pieds, une prompte lassitude », ainsi que l'affirmait Monsieur Dedieu.

Ce retour du falbala n'a bien entendu rien résolu. Les relations entres les hommes et les femmes sont toujours confuses et les solutions ne peuvent être qu'individuelles. L'intérêt du porte-jarretelles, ce curieux dessous aujourd'hui inutile, n'est pas uniquement, on l'aura compris, dans l'objet lui-même, mais dans la manière dont il est utilisé. Le porte-jarretelles n'est rien d'autre qu'une promesse.

Fanny Ardant dans
Le Paltoquet de Michel Deville,
1986.

Les belles étrangères

La Française vit sur une réputation de séductrice erronée. Elle achète beaucoup moins de lingerie fine que l'Américaine (celle-ci vient en tête de liste), l'Anglaise, l'Italienne ou la Japonaise. Les clientes les plus acharnées des grandes maisons sont sans conteste les Américaines. Celles-ci continuent à porter de la lingerie de nuit sexy, mais sont par ailleurs très prudes. Elles viennent en France acheter des « pusher bras » (soutien-gorges pigeonnants) parce qu'elles en rêvent et n'en trouvent pas aux Etats-Unis, mais pensent que la lingerie noire est vulgaire et chargée de tous les péchés. Quant à suggérer l'achat d'un porte-jarretelles, il vaut mieux s'en abstenir sous peine de voir la dame rougir et se décomposer, comme si on lui avait proposé un accessoire de péripatéticienne. Blanc et chair donc pour les Américaines. Les Italiennes, qui sont les Européennes les plus préoccupées de lingerie, n'ont pas peur de la couleur et osent même le rouge, qui se vend difficilement en France. Les Anglaises ont peu de goût pour le dessous, qui doit être avant tout quelque chose de fonctionnel puisqu'il ne se voit pas. En revanche elles investissent dans la lingerie de nuit, qui tend a disparaître en France au profit du T-shirt. Pourtant, délicieuse et paradoxale Albion, c'est en Angleterre que sont réunis les fabricants de lingerie hard (slip et bodys fendus, transparents, à plumes, à motif panthère, en cuir, latex, vinyl, résille, articles sado-maso et ceintures de chasteté, cadenassées, dit-on, par le serrurier de la maison Rolls-Royce.) Les Iraniennes et Saoudiennes, contraintes au voile quotidien, cherchent une compensation dans la lingerie dont elles sont grandes consommatrices.

A l'Est, les données sont confuses. Ce qu'on trouve à Moscou en matière de lingerie est tellement limité et peu affriolant, qu'il règne sur ce terrain un désintérêt justifié par la pénurie. On sait néanmoins que les ex-Soviétiques achètent de la lingerie lorsqu'elles sont à l'étranger et qu'elles ne détestent pas parfois un zeste de vulgarité.

Pour les Japonaises, le dessous est une acquisition récente dont elles découvrent les merveilles. Adeptes des couleurs sombres, gris et noir, elles ne sont pas particulièrement intéressées par le porte-jarretelles. En revanche, elle sont les seules à acheter beaucoup de serre-taille. Menues, mais dépourvues des formes opulentes des Caucasiennes, elles sont obsédées par la finesse de la taille et se font faire des « tailles de guêpes », ceintures lacées qui rappellent le corset et affinent la silhouette. (Il faut noter, pour consoler les filles du Soleil levant, que depuis que les femmes ne portent plus ni gaine ni corset, leur taille s'est épaissie de cinq centimètres en moyenne. Dans les années 50, le tour de taille d'Elizabeth Taylor était de cinquante-cinq centimètres, aujourd'hui, même la plus mince des mannequins en affiche, sauf exception, soixante.) Dans l'ensemble, les Japonaises étant des femmes pratiques, elles portent beaucoup de collants (qui, dans la fantasmatique japonaise telle qu'on peut la voir mise en scène dans les magazines spécialisés, sont utilisés d'une manière totalement érotique), même quand il fait très chaud. D'un autre côté, les Japonaises étant toujours « habillées pour l'occasion » (en kimono pour un mariage, chemisier et jupe longue au bureau), les femmes ont pour la plupart un porte-jarretelles, généralement blanc, dans leur garde-robe, en prévision d'une demande masculine, et portent volontiers de la lingerie de nuit sexy. Détail amusant, au pays où les chauffeurs d'autobus portent des gants blancs pour conduire, les Japonaises, comme les fillettes de chez nous, dorment toujours avec une petite culotte. Quant à la Française, même si elle dépense trois fois moins que l'Américaine pour ses dessous, elle est la seule à acheter du noir sans y penser. Sauf en ce qui concerne la chemise de nuit, qu'elle choisira rarement de cette couleur. Ce sont les hommes qui l'achèteront, en prélude, sans doute, à une folle nuit d'amour.

CHARM LINGERIE
魅惑のランジェリー
ギャル達は旅行中の下着対策はどうする
黒木香
下着体験告白
女の子の夢と楽しさがいっぱい!!
結城麻美
ワクワク美奈子の
ランジェリー製作
Hな仕掛が
あるなんて
仲上美奈子
風間レイ

chapitre 7

1990
La zone d'Eros

« Le nu est une déclaration d'intention. Le porte-jarretelles est un secret. »

Anonyme, 1990.

Pourquoi l'invention de Monsieur Dedieu, qui barre verticalement le corps féminin du haut du bas à la naissance des hanches, cette région secrète qu'on appelle « zone d'éros », suscite-t-elle, avec une constance que les décennies et les modes successives n'ont pas démentie, une telle unanimité érotique chez les hommes ? Voyeurs, exhibitionnistes, fétichistes, adeptes du sadomaso, ou simples érotomanes, rares sont ceux qui choisiront le nu ou le collant comme support de leur fantasmes. Tous préfèreront la barrière, celle du serre-taille, du porte-jarretelles, de la guêpière.

A cette question, certains ont apporté des réponses.

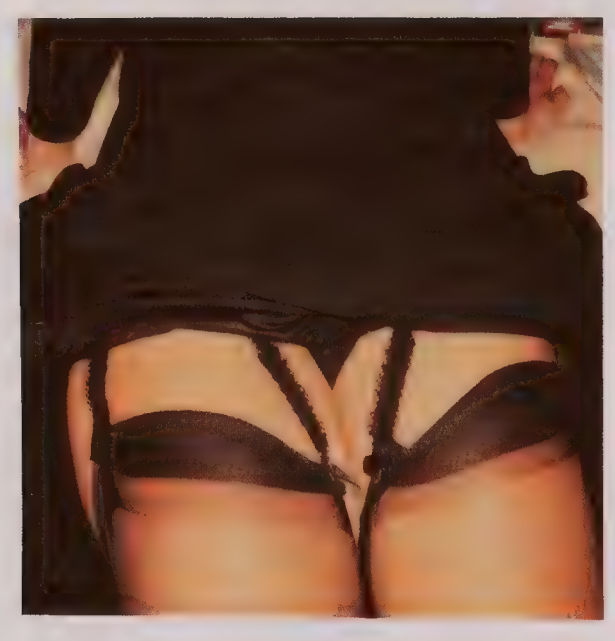
La plupart des hommes se sont plaints en 1970 — comme en 1930, lorsque le corset fit place aux trois pièces : slip, soutien-gorge, porte-jarretelles — de ne plus avoir assez de jolies choses à enlever avant de conquérir la forteresse féminine.

D'autres, à l'inverse, affirment que « le porte-jarretelles est excitant parce qu'il est le seul sous-vêtement à fonctionner avec la nudité. Le corset, la gaine, la culotte étaient des remparts qu'il fallait enlever pour découvrir la femme. Le porte-jarretelles est un élément de séduction, parce qu'il rehausse cette nudité, qu'il est une parure pour le corps, qui peut ainsi s'orner d'un vêtement tout en étant disponible totalement. »

D'autres encore, péremptoires : « Ce n'est pas un hasard si ce petit appareil s'est soudain trouvé chargé à la fois de tous les péchés et de tous les espoirs sensuels du monde. C'est tout simplement parce que, tel un écrin, il souligne et met en valeur le sexe de la femme, qu'il le rend à la fois plus accessible et plus lointain, plus précis et plus mystérieux, qu'il permet aux hommes de l'aborder comme un port rassurant ou une terre vierge à conquérir, qu'il rapproche la putain de la sainte, qu'il cristallise tous les fantasmes, de la virginité au sadomaso. Pour ces raisons, il plaît aux hommes, qui peuvent ainsi inscrire et projeter leurs rêves sur ces bandes de peau nues, offertes mais pas trop, accessibles mais barrées. »

D'autres, non sans lyrisme, expliquent que « son charme tient de la tenue de cirque : il est fait d'obéissance et de paillettes et hop, c'est le premier coup de fouet. Ici, les haubans sont les rênes des pur-sang qui rongent leur frein, les rubans qui pendillent des pavillons de batailles victorieuses, tandis que la ceinture avec ses dentelles susurre au nombril tout ce que nous-même n'oserions lui dire. »

Page précédente :
Le serre-taille idéal,
en satin de rayonne.
Cadolle, collection été 1992.



Collection privée.
Le polaroïd et le camescope sont rentrés dans l'intimité des couples. Le porte-jarretelles trouve naturellement sa place dans ce nouvel érotisme domestique.

Serre-taille créé par la maison
Cadolle pour la revue
Porte-Jarretelles
du Crazy Horse Saloon.

Marthe Mercadier porte allègrement la guêpière dans La Présidente de Pierre Mondy, pièce jouée au Théâtre des Variétés en Novembre 1988.

Et encore : « Le porte-jarretelles excite l'imagination masculine, parce qu'il entoure, à l'égal d'un cadre autour d'un tableau, le point qui focalise suprêmement le regard. Il délimite et à la fois exalte un espace où nous pourrions nous perdre, et ce triangle devient de la sorte un triangle d'or, un polygone parfait, la quadrature de notre désir. »

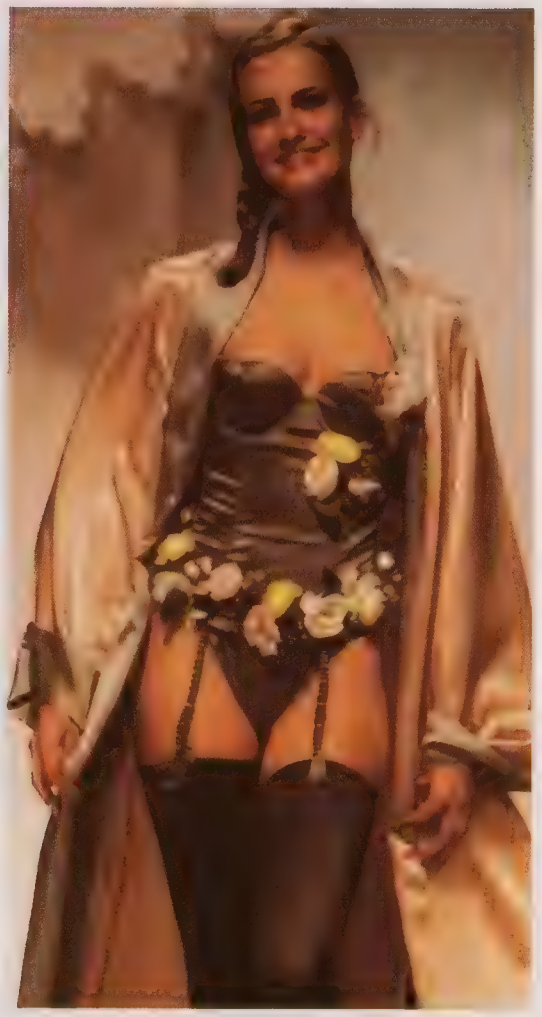
Et encore : « Rien n'est plus beau qu'une jambe de femme gainée d'un bas à couture et terminée par un talon aiguille. Il m'est difficile de concevoir une femme autrement qu'avec des bas et des chaussures, une gaine ou un petit serre-taille. La femme nue ne m'intéresse absolument pas. »

Qu'en déduire ? Autant d'hommes, autant d'arguments en faveur du porte-jarretelles, mais peu d'explications satisfaisantes. A les croire, le porte-jarretelles serait à la fois une sanctification du sexe féminin et un formidable jouet pour des enfants étonnés. Pourquoi un slip et des bas qui tiennent tous seuls, même s'ils sont appréciés, ne font-ils pas aussi bien l'affaire ?

Laissons le mot de la fin à une femme. Belle, intelligente, et psychanalyste, elle possède en outre une merveilleuse collection de porte-jarretelles :

« La première femme d'un homme, c'est sa mère. Le tout est de savoir si elle est sexuée ou non. De cela, dépendra entièrement sa vie amoureuse.

« Chez les hommes qui ont un besoin nécessaire de ce type de sous-vêtements, on trouve un rapport net avec leur castration et le fait que leur mère, elle, n'est pas castrée.



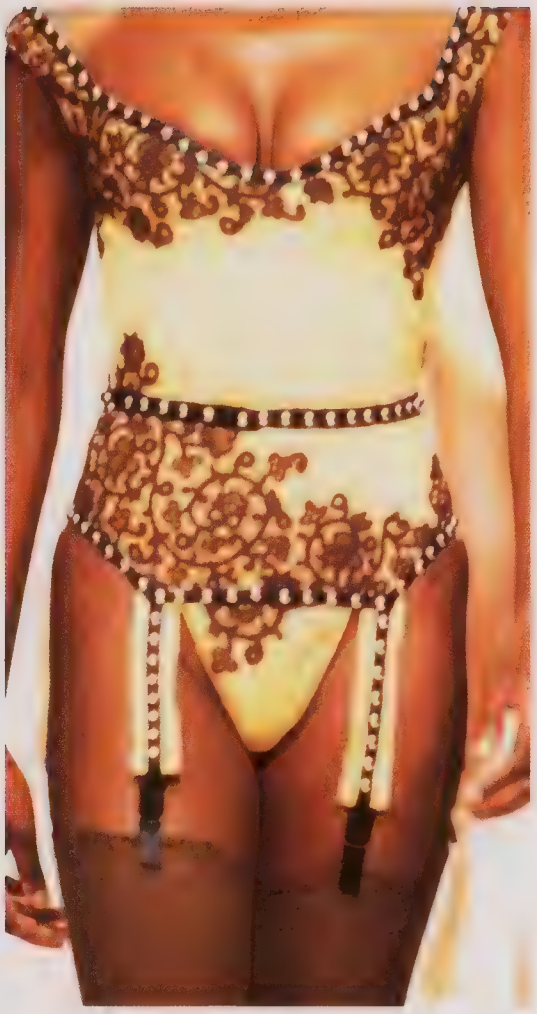
A gauche :
Culotte porte-jarretelles et bas en Chantilly Lycra de Chantal Thomass, collection hiver 91-92.

A droite :
Guêpière de Chantal Thomass, collection automne-hiver 90.

On remarquera que dans l'homosexualité féminine, les sous-vêtements ne jouent aucun rôle et ne présentent que peu d'intérêt. Le fétichisme est un problème essentiellement masculin, lié à l'angoisse de castration.

« La lingerie est à double sens, car elle cache et dévoile en même temps. Pour la femme, le porte-jarretelles est un objet narcissique. Il laisse les fesses libres, découvre le haut du bas et la jambe gainée. La plupart des hommes aiment la finesse du bas qui laisse voir la peau. La transparence plaît plus à l'homme qu'à la femme. Elle est liée au voyeurisme et à la défloration. Les fesses et le haut des cuisses découverts déterminent une accessibilité immédiate, facile, directe. Les hommes n'aiment pas forcément ces trois aspects à la fois. Certains ne sont intéressés que par les fesses, ou les jambes, ou les hanches. Aimer tout à la fois indique une maturité sexuelle telle, qu'elle conduit forcément à enlever le porte-jarretelles pendant l'acte d'amour. Or la plupart des hommes aiment les bas et le porte-jarretelles, précisément parce qu'une femme peut les garder en faisant l'amour.

« Le déshabillage progressif rappelle la découverte sexuelle primitive, celle de l'en-



fance. Quand nous faisons l'amour, nous retraçons notre parcours initiatique enfantin.

« Ce que les travestis prennent de la femme, c'est la partie découverte, les caractères sexuels secondaires, les cuisses, les fesses, la poitrine. Ce n'est pas le sexe. Le porte-jarretelles, avec cette accessibilité immédiate, qui peut être assez frustrante, correspond bien en ce sens à la sexualité directe des homosexuels. En revanche, la taille fine, la taille douce et flexible, est ce qui différencie la femme de l'homme. Elle fait rebondir la hanche. Avec le serre-taille, la taille de guêpe lacée, nous retrouvons l'idée de tourner, briser les reins. Il y a là une notion d'accessibilité par la soumission qui est beaucoup plus hétérosexuelle.

« La soumission, comprise en dehors de toute notion sadomasochiste, est un acte normal, qui doit être vécu sur le plan sexuel, affectif, intellectuel. Elle peut n'être qu'un jeu, elle peut ne pas être définitive, elle peut être vécue dans un sens, puis dans l'autre. Et dans cette brisure des reins, dans cette notion de tournure, de façonnage, qui n'est acceptable que si elle est positive, il y a plus que la complète possession de la femme et de la féminité. Il y a une accession à autre

A gauche :
Le porte-jarretelles vu par Jean-Paul Gaultier, collection Printemps-Eté 90.

A droite :
Guêpière en paille incrustée de dentelle et cloutée de Chantal Thomass, collection été 92.

chose, par la sexualité. Aux entrailles, aux puissances des ténèbres. Une sexualité bien résolue est une sexualité qui ne se contente jamais de ce qu'elle a, qui va toujours à la recherche de l'autre. Faire l'amour est un acte de création.

« Parlons enfin du corps morcelé. Il s'agit d'une initiation. Au fur et à mesure qu'elles mûrissent, les femmes découvrent et privilégient certaines parties de leur corps. Peut-être les hommes perçoivent-ils instinctivement qu'on ne peut pas tout prendre en même temps de la femme. Le porte-jarretelles est un moyen de morceler la femme, de la rendre moins effrayante. »

Lio en guêpière.
Les jeunes filles des années 80 trouvent le chemin de la maturité.

Porte-jarretelles, mode d'emploi

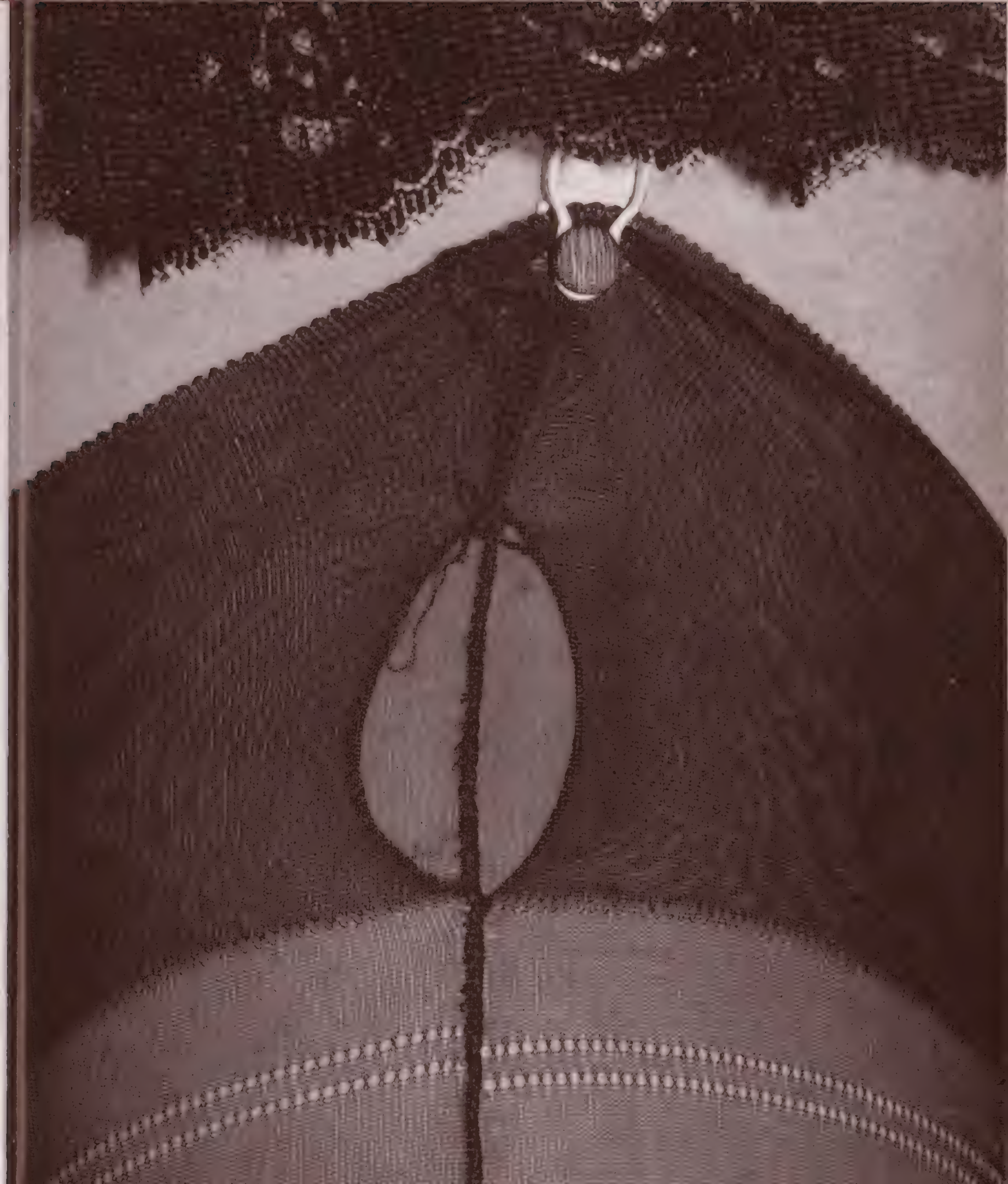
Soyons franches, aujourd'hui la moitié du plaisir de porter un porte-jarretelles vient de ce qu'on puisse nous l'ôter. Qu'une femme se dévête devant un homme est une offrande, un jeu délicieux entre voyeur et exhibitionniste. Mais être déshabillée est un art suprême que peu d'hommes savent vraiment pratiquer. Et pour cause, disent-ils, puisqu'il n'y a plus rien à enlever (notons néanmoins que peu d'entre eux ont l'idée d'innover avec les moyens à leur disposition, en déchirant le collant par exemple).

Le regard que l'homme porte sur l'objet, et celui que la femme porte sur l'homme regardant l'objet, est une composante érotique capitale dans le jeu du porte-jarretelles. S'il est vrai qu'un porte-jarretelles ne s'achète pas uniquement pour soi, il faut l'acheter d'abord pour soi. Le trouver joli, se sentir bien dedans. Ou porter des collants si l'on ne se sent pas capable de défendre ce dessous comme il doit l'être. La plupart des femmes ont perdu l'habitude de porter cet accessoire, ne savent pas le choisir, et considèrent qu'il s'agit là d'un harnachement quasi-orthopédique, dont on accepte l'inconfort pour un soir. Une raison à cela : les porte-jarretelles qu'on voit refleurir aujourd'hui ne sont plus fabriqués par des corsetiers, donc souvent inadaptés à la morphologie féminine. La technique a été perdue (pas par tous, heureusement), parce qu'un bon porte-jarretelles c'est long et difficile à faire, donc très cher. On sacrifie le confort à une esthétique plus ou moins sexy, puisqu'il ne s'agit plus aujourd'hui d'un sous-vêtement de tous les jours. En réalité, il faut savoir que se sentir mal à l'aise avec des bas et un porte-jarretelles n'est pas une fatalité. Pour faire un bon porte-jarretelles, nous explique Poupie Cadolle qui est orfèvre en la matière, il faut absolument que ça tourne. Autrement dit, que le tissu épouse le galbe de la hanche et que la taille forme un arrondi. Premier impératif avant d'acheter un porte-jarretelles, prendre chacune des agrafes de la taille dans une main, soulever l'objet à bout de bras et voir la figure ainsi obtenue. Si l'on a devant soi un beau demi-cercle, on peut faire l'emplette. Si l'on obtient une belle droite, il vaut mieux reposer l'objet et partir en courant, car le joli sous-vêtement se transformera sur les hanches en instrument de torture.

Un bon porte-jarretelles est fait avec un patron qui comprend, selon le modèle, deux ou trois morceaux par demi-porte-jarretelles. Vient ensuite un travail minutieux de pinces et de coutures bordées de biais, plus ou moins fines selon leur emplacement, qui donnent la forme à l'ensemble, assurent à la fois souplesse à l'arrière et rigidité au niveau de la taille et du galbe des hanches. La jarretelle doit être complétée par un pan (le ruban) qui l'isole de la peau et protège le système, c'est-à-dire la partie, idéalement en caoutchouc et carrée, qui s'enclenche dans l'agrafe en métal. Le plastique rigide aujourd'hui remplace trop souvent le métal et le caoutchouc, avec pour résultat des jarretelles qui sautent et des bas qui se déchirent. Le savoir-faire, les matières premières d'antan, inox de belle qualité pour les partie métalliques et rubans tubulaires pour les jarretelles, ont disparu et, plus que jamais, un porte-jarretelles réussi tient de l'œuvre d'art. Le travail doit être aussi minutieux pour la guêpière et le serre-taille, mais la technique de fabrication est différente et moins compliquée, car la tenue de ces deux sous-vêtements, qui se rapprochent plus du corset que le porte-jarretelles, ne repose pas uniquement sur la taille et les hanches.

Lorsqu'on a enfin un bon porte-jarretelles, il faut ensuite choisir son bas. Très fin de préférence, chair ou noir, à vraie couture si l'on ose — car ce sont les plus beaux —, avec un revers suffisamment souple et large pour respecter le galbe de la cuisse. Trouver des bas qui soient à la fois jolis et confortables n'est pas une tâche aisée. Le revers est trop étroit ou la matière trop épaisse, et l'on en est souvent réduit à courir les boutiques qui ont conservé de vieux stocks, ou à acheter ses bas en Angleterre. En France, seul Dior fabrique encore un vrai bas à couture avec les diminutions du mollet et de la cuisse, et cette délicieuse petite ouverture qui donne au revers sa souplesse.

Pour le choix des matières et des couleurs du porte-jarretelles, tout est affaire de goût et de budget personnels. La soie est belle, mais fragile et difficile à travailler. Le nylon et le coton donnent de meilleurs résultats techniques, mais moins de satisfactions sensuelles. Uni ou brodé, on peut choisir son porte-jarretelles en fonction de la symbolique des couleurs. Noir obscur, rouge sang ou blanc pur. On peut préférer l'ivoire chic ou le gris perle, ou même le vert et le bleu, changer de couleur chaque jour ou en adopter une pour la vie. On peut rester résolument classique, oser certains jours le vulgaire, assortir ou dépareiller, porter des bas noirs avec des sous-vêtements blancs ou beiges, un slip blanc ou rouge avec des bas et un porte-jarretelles noirs. On peut tout essayer, si on sait le porter. L'important est de savoir se regarder et de se composer comme un tableau, pour le plaisir de son propre regard et celui de l'autre.



Nous remercions :

- Les fabricants cités dans cet ouvrage et plus spécialement ceux qui nous ont aidé à suivre la trace du porte-jarretelles : Cadolle, Chantal Thomass, Aubade (Annie Bredin), Dior (Marika Gentil) et Sabbia Rosa.
Nous remercions tout particulièrement Poupie Cadolle qui nous a ouvert sa maison et sa mémoire et dont les conseils nous ont accompagné tout au long de cet ouvrage.
- La Fédération Française des Industries de la Corseterie, en la personne de Mademoiselle Jacqueline Prax, qui a mis ses archives à notre disposition.
- Monsieur Patrick Lauret, fondateur du Club 5O-6O, qui accomplit sur le front de la frivolité un inlassable et remarquable travail.
- Monsieur Marceau Devillers qui a bien voulu nous ouvrir sa documentation personnelle.
- Monsieur Alain Bernardin, le Crazy Horse Saloon, et Axel Schmidt.
- Cécil Saint-Laurent, qui a montré la voie, Floc'h père, Floc'h fils pour son soutien actif, Madame Marthe Mercadier, Romain Slocombe, le docteur Quoirez, Richard Jacquet, Alain Pelé, Lena, Valérie Seguin et Peter Pan.

Crédits iconographiques :

Collection Aubade, 61, 90.
Collection Pierre Brenot, 74.
Collection Poupie Cadolle, 104.
Collection Cinéstar, 23, 35, 85, 99
Collection Crazy Horse Saloon, 108.
Collection François Darras, 109.
Collection Fédération Française
des Industries de la Corseterie, 13.
Collection Floc'h, 107.
Collection Gamma, 40, 44.
Collection Claude Gassian, 113.
Collection Jean-Paul Gaultier, 111.
Collection Philippe Halsman, 55.
Collection Monsieur Janel, 79.
Collection Keystone, 37, 39, 98.
Collection Kipa, 101.
Collection Irving Klaw, 53.
Collection Patrick Lauret, 115.
Collection Magnum, 8, 26, 47, 55.
Collection Quelle, 98.
Collection Stars-Films, 33, 70, 88.
Collection Stills, 51, 58, 62, 65, 66, 67, 69,
73, 76, 80, 83, 84, 87, 89, 97, 99.
Collection Chantal Thomass,
94, 110, 111.
Illustration p.15,
© King Features Syndicate, 1982.
Illustrations p. 16, 17, 18,19, Extraits de
Le Corset dans l'art et les mœurs du XIII^e au XX^e siècles, de S. Libron et H. Clouzot, 1933.
Illustration p.17, Institut National
de la Propriété Industrielle.
Illustration p. 29, D.R.
Illustration p. 30, © Daily Mirror
Newspapers Limited, 1976.
Illustration, p. 31,
© Kitchen Sink Press Inc., 1984.
Illustration p. 34, © Art Deco Cals.
Illustration p. 34, © Georgina Howell,
Penguin Books Limited,1977.
Illustration p. 56,
© Dominique Leroy, 1979.
Illustration p. 75, © Tchou, 1969.
Photographie p. 10, D.R.
Photographies p. 14, 25,
© Bélier Press, 1976.
Photographies p. 43, 48, 49,
© *Folies de Paris et de Hollywood.*
Photographie p. 52, D.R.
Photographie p. 57,
© Belier Press Inc, 1979.
Photographies p. 93, © Fluanne SARL.
Photographie p. 103, © Fashion Lingerie.
Photographie de l'auteur, Svetlana Kravtsova.

Table des matières

Prologue 8

1876-1930 Naissance d'une passion 10

1940 Que la guerre est jolie 26

1950 La peau douce 40

1960 La fin d'une époque 58

1970 Le prix de la liberté 76

1980 La reconquête 90

1990 La zone d'Eros 104

Remerciements 116

Crédits iconographiques 117

Achevé d'imprimer en août 1996
sur les presses des Imprimeries Fournié
à Balma - Fonsegrives
Imprimé en France

De 1876 à nos jours,
le porte-jarretelles a semé le trouble dans l'imaginaire masculin. Brûlé par les féministes,adulé par les fétichistes, il renaît aujourd'hui comme l'accessoire indispensable aux jeux de l'amour.
Lili Sztajn raconte l'histoire, les hauts et les bas, les aventures piquantes et sensuelles du porte-jarretelles. Elle nous offre une vision inédite sur ce sujet toujours brûlant que se passe t-il sous les jupes des femmes ?

Histoires du Porte-jarretelles

9 782840 452782